

Longueuil

5 Histoire de ma vie

LE RENVERSANT

100 Pages réglées pour 10 cent.

CAHIER

de _____

APPARTENANT

à _____

chez le mari de la femme

Engagement

bonnet

lignes

crimes

Maintenant, chez le maître, je n'étais plus
 tout à fait si esclave. Je n'avais plus
 qu'à suivre les autres. Le dimanche et la
 journée terminée je n'avais plus aucun
 embarras avec les bœtiens. Le dimanche
 j'étais libre toute la journée. J'en
 profitais pour étudier, car j'avais
 acheté un petit colloque français bœtien
 avec lequel j'allais me cacher tous les
 dimanches dans l'étable si j'avais peur
 ou dans un coin de champ. Si il faisait
 beau temps, car je ne voulais pas qu'on
 sache que j'étudiais. Le maître recevait
 un journal qu'il laissait traîner partout
 lorsqu'il l'avait lu. Je le ramassais et
 j'essayais, à l'aide de mon petit colloco-
 vocabulaire français bœtien, d'y comprendre
 quelque chose. Malheureusement ça n'allait
 pas tout seul. Sur les petits papiers que
 je trouvais à ramasser à Kermohonne
 j'étais arrivé à comprendre beaucoup
 de choses, parce que tout il n'était question
 que de choses de l'agriculture, mais le
 journal du maître ne portait pas cela.

j'étais obligé à chaque mot d'avoir
recours à mon petit vocabulaire et malhe-
ureusement souvent je ne trouvais pas le
mot que je cherchais, car le breton est
si vieux & si pauvre qu'il ne renferme
pas la moitié des mots qui se trouvent
aujourd'hui dans toutes les grandes langues
modernes. De cette façon je ne pouvais
pas arriver à comprendre grand chose dans
ce journal quoiqu'il devait être intéressant
alors puisque la guerre était déjà déclarée
entre la France et la Russie & on le man-
neus en portait tous les jours, car ce
mauvais paysan venait beaucoup à cause
à faire montre de son savoir, il n'était
pas de cette race sauvage dont j'ai déjà
été quelques types, en revanche il appartenait
à cette catégorie de paysans bégueux et
moqueurs qui ont réponse à tout, mais qui
en sens contraire se moquant du bon sens
de la raison & de la vérité. Ce sont ces
paysans là qui jouissent de la meilleure
réputation que l'on les appelle bégueux
farceurs, menteurs, mais ils ont tout bon

caractère et si on ne les voit pas de même
leur discours amuse et font rire. Ils sont
préférables à ces sauvages qui ne peuvent jamais
que comme les chiens quand ils vont mordre
ou encore ces paysans sornois et hypocrites,
très nombreux cependant et très dangereux.

Ce man avait chez lui une nièce Orpheline
de père et mère et qui était considérée comme
étant la plus riche hertière du pays, de moins
parmi les paysans. Elle avait alors quinze
ou seize ans; une tête folle et que le man
laisait toute habitude de faire sa tête. Elle
ne savait ni lire ni écrire quoiqu'elle allât
quelquefois à l'école, quand cela lui plaisait.
Mais si elle n'allait pas à l'école on en apprend
à lire, écrire et un peu de moral. Elle allait
avec d'autres apprendre comme elle à une
école où on devait faire de l'histoire naturelle,
de l'anatomie et de la physiologie car elle
était très savante sur ces articles. À la femme
n'ayant rien à faire elle s'amuse à faire des
espéglons et des farces à tout le monde, à moi
surtout qui étais le plus jeune de la famille
et le plus endurant, qui n'osais même pas

me plairait quand elle me faisait du mal
ni quand elle me mettrait des œufs de
fourmis dans ma soupe ou des pétalos de
fleurs qui ont la vertu de faire coter par
basse ou de rendre amoureux.

C'est cette espèce qui me découvrait
la dernière entrée de l'histoire du journal.

C'était un dimanche, au printemps. J'avais
trouvé le journal sur la table de la cuisine.
Je le mis dans ma poche avec mon petit
vocabulaire et j'allai me coucher dans un
champ d'avoine pour le lire, car maintenant
j'étais arrivé à comprendre beaucoup de mots
et même des phrases tout entières. J'étais
entraîné à étudier ainsi dans un coin
d'osier à l'haie lorsque tout à coup une
motte de terre me tomba sur la tête et
en même temps la pelle se dévint sur
mon dos me roulant dans la fosse avec
mon journal. J'ai quand elle se fut relevée
bien, très, mais rien n'était tombé. Et c'est
comme ça que tu passes tes dimanches. Il y
a longtemps que je cherche à savoir ce
je te voyais jamais le dimanche null

par là ouï lui si je, je sais lire mathématiques
 je ne comprends pas ce que je lis ici sur ce
 Journal qui est en français; mais j'ai espéré que
 par là ouï le comprendrais j'ai un petit livre
 ici qui m'a si je offert beaucoup. Ah
 lui si je, si j'avais le moyen d'aller à
 l'école comme vous j'apprendrais bientôt français
 le français est bien d'autres choses sans doute.
 - Moi j'ai bien appris aussi si elle si
 j'avais voulu; mais à quoi cela me servirait
 j'en sais assez comme ce que je sais parler
 deux langues. Je ~~vois~~ vois bien des gens
 d'immense en ville qui vont à l'école
 tous les jours et ne savent pas autant que
 moi. J'en ai vu un qui elle était assez
 riche, qu'elle n'avait pas besoin de savoir
 ni de métier pour gagner sa vie. Si elle
 comme Molière elle aurait pu me dire
 ce que Chrysole disait à Belise sans les
 savantes. C'est à dire qu'une femme en soit
 toujours assez.

quand la capacité de son esprit se hausse
 à connaître pour soi-même d'avoir beaucoup de choses.
 Et elle aurait pu ajouter qu'elle en
 savait

plus que ça; que son esprit a elle se
baissait plus haut que le pourpoint, le
chupon, et se baissait plus bas que le haut
de chausses, le brague.

L'heure de diner étant arrivée je retournai
avec elle à la maison. Elle n'eût rien
de plus pressé que de dire à son oncle
qu'elle avait trouvé le petit monsieur en
train de lire son journal comme les grands
messieurs de la ville. L'oncle qui était
un bon blagueur et savait que sa nièce
était aussi une bonne petite blagueuse et
monteuse ne fit pas attention à ce qu'elle
disait, mais comme j'étais maintenant
assez familier avec l'oncle je lui dis que
ce n'était pas la dernière fois que j'avais
saisi son journal pour le lire, que je
savais bien lire depuis long temps le breton
et le latin et que à Kermah avec grâce un
petit papier remis par les écoles j'avais
même appris un peu à écrire. Enfin
dit il peut être tu es plus savant que
moi qui as passé 15 ans à l'école. Voyons
laisse moi un peu ton journal. Je ne

me fit par trois fois. Je me mis à lire assez couramment ce journal que j'avais de sorte que le d'celui six fois. Mais je faisais lire l'article à quelquefois dans la nuit que savais assez le français pour savoir que je prononçais mal les mots, parce que je lisais le français comme je lisais le breton et le latin en prononçant toutes les lettres de sorte que l'on lui de lire hommes je lisais hommes, ministres, ministres et de lire, on parle, je lisais on parle, qu'il marchent, je lisais qu'il se marchant. Mais quand j'eus fini de lire l'article et que mes deux auditeurs eurent fini de lire, le main me fit comprendre bien vite en quoi je me trompais quand il m'en dit qu'en français l'e ne se prononçait jamais quand il n'y avait pas de point dessus, ni les consonnes finales telle que d, t, s, x, b, c, p, g. — Mais alors je dis au maise, les français sont encore plus bêtes que les bretons; pourquoi mettre tant de lettres sur le papier puis qu'ils ne servent à rien. Et se mis alors à m'expliquer qu'il y avait en français des règles qu'il

fallait suivre pour parler et pour écrire,
et que ces règles s'écrivaient toutes dans
un livre appelé grammaire, mais que
pour apprendre ces règles il fallait beaucoup
de temps, de l'intelligence, de la patience et
de la volonté. — Alors dis-je, je ne pourrai
jamais apprendre le français. — Si dit-il,
si tu vas au service tu pourras apprendre
le français de la caserne, mais pour apprendre
le plus français tel qu'on l'écris et que on le parle
dans le monde savant tu n'y arriveras jamais.
C'est trop tard maintenant pour toi pour apprendre
la grammaire. et puis encore la grammaire
ne suffit pas, il faut encore apprendre les
autres livres plus grands et plus difficiles
avant de savoir le français. Moi j'ai
passé quinze ans à l'école et je suis loin
de le savoir. — Alors lui dis-je, pourquoi
ne sais le français. — Oh très peu de français
dit-il, sachant le français. — Mais explique
que ce français de caserne dont vous
me parlez tous et l'écris. — C'est un
français que tu apprendras en peu
de temps si vas au service, le
français

de metier comme celui que tu as appris
 a Kamahonoe assy pour servir les vaches.
 Je connais ici a quimper plusieurs individus
 qui ont fait trente ans de services qui
 ne savent pas plus de francais maintenant
 qu'ils en savaient au bout de quelques mois
 de caserne. - Me voila bien plante alors.
 Moi qui n'ai que ce seul moyen pour
 l'apprendre et qui bave de l'appraehendre
 longtemps, non pour la langue elle meme
 mais dans l'espoir d'arriver par la a résoudre
 des problemes qui me tourmentent l'esprit
 jour et nuit. - Tu te tourmentes bien mal
 de pas pas si il, tu n'arriveras jamais a
 résoudre aucun probleme. il y a bien des savants
 en ce monde qui ne peuvent pas y arriver.
 A partir de ce jour cependant le matin
 venant a me questionner sur mon petit
 savoir. quand il sur que je savais reciter
 les graces que j'avais recitèes porteur ou j'avais
 possèdèes a Kamahonoe ou la Demeure
 de Chagay elle meme de cette langue, il me
 a dit de suite en fonction sages qui donnaient
 une trop grande amplexion par le plus jeune de la
 maison

lors que celui-ci était ou même de la remplir.
Me voilà nommé maître de cérémonie chez
le maître de la commune. Je devais
aussi lire la vie des saints et j'avais la
plus d'agrement à lire ces vies que j'en
avais eu d'aillieurs parce que le maître me
permettait les commentaires et certaines
critiques au sujet de ces saints, surtout
des saints bretons. Ce maître tout en
étant catholique pratiquant avait aussi
un brin de philosophie, et comme il était
d'un naturel railleur il permettait sou-
~~vent~~ la raillerie même sur les choses
du bon dieu. - Je l'avais bien surpris
un jour autant que les autres, lorsque je
lui demandai pourquoi nos saints
bretons n'étaient pas en paradis. Il se
mit à rire aux éclats en me disant, ma-
tin es fou donc en me demandant pourquoi
des saints ne sont pas en paradis. Mais
ou vice versa qu'ils soient, en enfer - je
ne sais pas, le répondis-je mais pourvu
ils ne sont pas dans le paradis des
châtiens, vous n'avez qu'à regarder le

calendrier romain et vous voyez qu'aucun
 nom bœton ne figure dessus. — Ha, ha
 si il e savait dire que les plus grands
 saints de monde ne savaient pas comme
 à Rome ni au ciel, je vais te montrer
 ça. Il prit un calendrier romain où
 y avait de premier coup un saint bœton
 Mais il eut beau chercher de commencer
 à la fin il n'en trouva pas un; il chercha
 dans un autre calendrier, pas d'avantage.
 Eh ben, eh ben si il, voilà qui est fort.
 Mais comme il ne voulait jamais rester
 en souffrance sa femme il dit, Oh c'est que
 nos saints ne savaient pas le français et
 n'auraient pas beaucoup les messieurs
 voilà pourquoi on ne les a pas mis
 parmi les autres, sans doute le bon dieu
 a fait bâtir un comportement spécial pour
 eux. On peut comprendre comment
 les bœtons font peu d'attention à ce qu'ils
 voient et ce qu'ils entendent. Ainsi voilà
 un mari, un savant qui lisait la vie
 des saints depuis nombreuses années et ne
 savait pas seulement quels étaient les saints
 bœtons

mis dans quelle condition ils se trouvaient
par rapport aux autres. Et lorsque je lui
demandai pourquoi nous ne nous appelions
sainte bretonne, comme, nous n'avons
pas de saintes bretonnes, dit-il, mais il
y en a partout. Oui nous en avons
partout des saintes mais pas de sainte bretonne
mais pas une seule de la Bretagne. Vous
qui avez lu si souvent la vie des
saints vous n'avez pas remarqué ce
ce qui prouve que vous faites peu attention
à ce que vous lisez, autant à ce qu'ils
vous racontent. Et voilà le moyen
à fouiller dans les calendriers, dans les vies
des saints. par moyen de trouver une
seule sainte née en Bretagne. Eh bien
général, c'est de plus fort en plus fort
et pourtant elles ont des noms
bretons. Oui dis je, on leur a donné
des noms bretons. Anna, la plus
vieille de toutes les saintes, puisqu'elle
était la grand-mère de jésus dont
on a fait le patron de notre pays
porte le même nom breton, elle était

loin d'ici cependant puisqu'elle était
 du même pays que Mari, sa fille.
 Barba, une autre vieille sainte Bretonne
 aussi un nom breton, et qui était
 du même pays que Anna; Catel.
 Catherine, a elle aussi un nom breton
 quoiqu'elle était espagnole et ainsi
 de toutes les autres. La sainte qui soit
 née le plus près de la Bretagne est sainte
 Macbaris. Marguerite, qui d'Angleterre
 sont sont venues également les premières
 et les plus grands saints de Bretagne
 tel que Malo, Paul, Gildas et autres,
 se meurtient confondre. Comment
 la Bretagne n'aurait pas une seule sainte
 un pays si catholique, et aucun des
 saints bretons, si grands et si célèbres
 n'était pas connu à Rome.

Après cela nous avions des discussions
 presque tous les jours au sujet de ces
 saints presque tous les jours je lisais la
 vie d'un d'eux. Lorsque j'avais fini
 ma lecture il me demandait: est-ce bien
 qu'est-ce que c'est de ce saint là.

Maientenant que je connais bien le maître
voyant qu'il demandait assez la réflexion
même sur les saints sans jamais se
facher. Je ne me gênais pas pour lui
dire toute ma façon de penser. Je
lui disais que je trouvais assez utile
que les prêtres nous recommandaient de
suivre l'exemple de ces saints dont
aucun d'eux ne le faisait. Et puis
si nous avions tous suivis l'exemple
de ces saints il y a longtemps que
le genre humain aurait cessé d'exister
puisque ils sont tous morts célibataires
et jamais aucun d'eux n'a fait oeuvre
de ses mains. — Mais tu sais bien
me disait-il, que l'évangile nous dit
de chercher principalement le royaume
des cieux sans nous occuper du reste —
J'ai bien vu cela dans mon petit
livre, et je vois que tous nos saints
ont suivi ces principes, mais si tous
les autres avaient fait comme eux
il n'y aurait pas de beaucoup de monde
sur la terre et le royaume des cieux.

Un jour le maître me dit: D'où viennent
 te viennent elles toutes ces idées et pensées
 si extraordinaires chez un garçon qui
 n'a jamais été à l'école. Alors je lui
 montrai ma tempe gauche qui portait
 toujours la cicatrice de la fracture crânienne
 dont une simple abcès fut la cause
 et aussi l'aplatissement et l'élargissement
 de la partie supérieure de mon crâne. Voilà
 lui dis-je, le trou par où ces idées et ces
 pensées pénètrent dans ma cervelle, et comme
 cette cervelle avait été endommagée par le
 choc elles y trouvent de la place pour
 s'y loger. — Bien dit-il, et tu dois
 que c'est cela que te donne des pensées
 extraordinaires et des réflexions très curieuses
 qui n'ont jamais venues à moi-même
 quoique j'aie été quinze ans à l'école.
 Oui, de ce fait je suis certain maintenant.
 De sorte que dans ton cas parait bien simple
 la cervelle est le siège des idées, des pensées
 et des réflexions, mais ces idées, ces pensées
 et ces réflexions ne sont pas innées, car si
 si elles étaient nées avec nous tous la même

intelligence et le même soir et sans
avoir besoin d'aller à l'école. La famille
n'est qu'un magasin pour recevoir et conserver
les papiers et les idées, lesquelles viennent
toutes de dehors, mais ne peuvent entrer
dans ce magasin, comme vous savez,
qu'autant que le crâne est libre et mou,
mais comme dans le mien il y a une
ouverture elles peuvent et pénètrent sans
difficulté y entrer tout le temps. Le maître
est, de ce dire, gentleman, sceptique, mais
toujours bon enfant.

On venait alors de poser le premier
fil télégraphique allant de Quimper à
Brest et le fil passait à côté de la ferme.
voilà encore une chose qui donnait du
travail à mon esprit qui ne pouvait
rien voir sans chercher de suite la raison
d'être, le pourquoi, l'X. comme disent
les mathématiciens, on commençait
même parler de chemin de fer qui
viendrait ouvrir bientôt à Quimper.
Je pensais peut être que le maître commandait
tout cela je lui demandais un jour

ce qu'étaient ce télégraphe et ce chemin de
 fer. comme il avait répondu à tout et
 quand même, il me dit que le fil de fer
 posé entre Brest et Quimper servait à porter
 les nouvelles, que ces nouvelles étaient écrites
 sur petit morceau de papier que l'on introdui-
 rait dans le fil, on soufflait dessus puis
 aussitôt il était rendu à l'autre bout. - Mais
 j'ai vu les ouvriers couper le fil, lui dis-je
 et il n'était pas creux. - Non dit-il, mais
 le papier fait le creux en passant... j'étais
 bien obligé de me contenter de cela. Je
 voyais bien que le maître-magasin se dis-
 ant d'école n'en savait plus que moi sur
 la télégraphie. Sans connaître alors même
 de nom aucune des sciences qui ont conduit
 les hommes à tant de découvertes modernes
 j'étais arrivé à force de chercher à résoudre
 le problème d'une façon plus scientifique
 et toujours plus rapprochée de la réalité que
 le maître plusieurs fois j'avais gagné
 au sommet des poteaux et là la main sur
 la pointe et l'oreille collée contre le fil j'écou-
 tais si je n'aurais pas saisi quelque bruit

quand le temps était calme et lorsque je
ne touchais pas le fil je n'entendais rien
mais il y avait du vent ou quand je frappais
sur le fil avec main j'entendais comme un
bon ornement qui suivait le fil et allait se
perdre au loin. Alors je me dis des choses
me venant remeig né maintenant. Là c'
qu'en super il y a un individu qui saute
avec un mortier sur le bout du fil et
dont les coups vont se répercuter jusqu'à
Brest, et par ces coups, portés en
nombre convenus on arrive à former
un mot. Eh bien tommes de Brest, lorsque
quelques années plus tard je vis manœuvrer
le télégraphe à cadran d'un jeune gar je
m'arrêtai et dis-je, tien mais mon idée
n'était pas trop bête ni trop éloignée
du problème. Pour tant sur ce chemin
de fer, le maître me dit que c'était un
chemin tout en fer, le fond les deux
côtés en forme de miroir et le dessus; c'était
comme une grande boîte dans laquelle on
mettait des voitures attachées l'une à l'autre
et dans la dernière on mettait le feu

alors tout se passait comme ayant le
feu des anciens, on tan en o reor
Cette explication ne me satisfais pas presque
l'autre. Mais de moyen de fil télégraphique
il m'arrivait ~~de~~ à se en un petit an, comme
en fait de chemin de fer je n'avais aucun fil
conducteur à consulter, de ce en indice capable
de me donner une idée quelconque à ce
sujet, ce qui n'empêchait pas ma cervelle
de travailler, en s'abaissant en espagnole
tout après de chemins en fer

je ne m'ennuyais pas trop chez ce maître
demi philosophe. Cependant sa nièce
la riche pencher, m'agacait toujours de
plus; elle me faisait toutes sortes de
mises sans que j'osasse rien dire.
Le maître de cette maison quand il la voyait
me faire ce qu'il appelait forceres.
Mais si un autre se fut trouvé à
ma place, un plus hardi que moi
aurait assurément fait aussi des forceres
à cette folle pencher.

Nous étions arrivés à la maison. En
ce moment on parlait beaucoup de la
guerre. Je n'avais pas encore la taille
d'un soldat mais je pensais que dans

le moment on ne regarderait pas si près
je brulais d'envie, non pas d'être soldat
mais de quitter le pays pour m'instruire, et
je n'avais pas d'autres moyens de le quitter qu'en
devenant soldat.

La moisson fut terminée de bonne heure
cette année-là pour le quinze d'out nous
avions finis, je pouvais quitter maintenant
sans crainte, on ne pouvait pas me dire que
je m'en allais par peur des durs travaux
de la moisson. Le lendemain de la fête
du quinze d'out qui était la fête de
l'empereur, mais est aussi la grande fête
de Quimper, je descendis en ville sans
rien dire, et j'allai trouver un ancien
soldat de vieil empire, un nommé Robic
que l'on trouvait toujours sur la place
saint correntin, toujours disposé à boire
mais aussi prêt à rendre service au pauvre
qui lui en demandait. Je lui demandais
où il fallait m'adresser pour voir si
j'étais bon pour le service. Ah! tu veux
t'engager, me dit Robic. Oui, si on veut
me prendre si se, je suis sûr qu'on te

prendras en ce moment, tu vas voir toute
 l'heure, je vais te conduire au restaurant
 A Paris on a payé la quittance au vieux sabbat
 au vieux empereur, il me conduisit au bureau
 je n'étais pas trop fier; malgré les efforts
 que je faisais pour me donner un air
 guindé je restais toujours timide, par quelque humilité
 résultait d'un déplorable des habitudes contractées
 dans la mendicité & dans la basse domesticité.
 Heureusement on ne me fit pas
 attendre longtemps, car le jeune Robie avait
 dit quelques mots qu'on me saisi par
 le bras pour me mener vers la table, je
 savais bien que je n'avais pas la taille d'un
 perron qui on allait me réserver pour
 coup. Mais non, au contraire; on me dit
 que je faisais un très bon sabbat. Je ne savais
 pas encore quel sabbat que je serais, mais pour
 tout j'étais bien content qu'on me trouva
 bon pour le service au même ou je voyais
 tant d'autres partir en pleurant & d'autres
 qui allaient jusqu'à se mutiler pour se rendre
 utiles au service. Je m'en suis
 allé chercher mon extrait de naissance
 que j'ai apporté au bureau le soir même

on me dit que le lendemain à dix heures
je trouverais ma feuille de route. On ne
cherchait pas tant de formalités en ce moment.
Là, on ne m'avait même pas dressé de
feuille que je trouvais ma feuille de route le
lendemain et que je serais sans doute tenu
à me mettre en route de suite, j'allais voir
les voir mes parents pour leur dire adieu, mais
car hélas je ne devais plus les revoir, du
moins mon père ni ma mère.

Le lendemain matin j'étais encore de bonne
heure sur la place Saint Corentin ou Robic
m'attendais, car il avait soif. Maintenant
il raisonnait d'aller dire au maire que j'étais
soldat et qu'il me fallait porter de suite.
Pendant ce temps Robic allait se charger de
trouver quel qu'un pour acheter mes effets.
Sachant que le maire ne me croirait pas
quand je lui dirais que je venais de m'enquérir
je voulais voir ma feuille pour la lui montrer.
Comme on me l'avait dit, à dix heures
ma feuille de route était prête. J'étais
encore parti que 37^e de ligne, alors à
Lorient, ou je n'avais plus que trois jours
pour me rendre.

Quand j'arrivai à la prison, tenant ma
feuille dans ma poche on était en train

23

de manger la bouillie. On était justement
à caresser de moi quand j'entrâi. Car bien ~~me~~
jamais vu cette obscurité même une demi-journée.
Mais quand je leur dis que j'étais solo et
maintenant tout le monde était là de rire, ils
me firent comme les autres, car ils savaient bien
tout ce que je n'avais pas la taille. Mais lorsque
je montrai ma feuille de route aux mains
des uns, cessèrent. C'était bien vrai j'étais
solo. En ce temps là il était d'usage
que les domestiques qui quittaient leur place au
mois d'août n'avaient droit de rien recevoir
de tous leurs gages de l'année. Le maître me
fit observer cela. Mais je lui dis que la moisson
était terminée; et que s'il ne voulait
rien me donner cela m'était égal maintenant
j'aurais de quoi payer de la planche et des effets
nécessaires. Puis sans vouloir rien manger j'allai
ramasser mes effets pour les porter à Robie.
Heureusement que la fille pensive n'était
pas à la maison. On me dit qu'elle était
allée avec le valet pour me chercher. J'en bientoit
de ramasser mes papiers que je mis sur mon
dos et j'allai voir si Robie avait trouvé
quelqu'un pour me les acheter à un prix quelconque.
Il avait trouvé un vieux tailleur brocanteur
qui m'en donna cinquante francs de tout
mes habits valant bien plus que le double

mais je n'avais pas le temps de discuter
du reste je trouvais que cinquante francs
étaient plus que suffisants pour arriver au
régiment; après, à quoi j'avais besoin de
l'argent? Robie m'avait expliqué comment
faire en arrivant si je pourrais verser
quarante francs à la masse de suite ce
serait un bon point pour commencer et
puis j'aurais aussi à payer ma rentrée dans
l'école de sous-officiers d'être malade.
Mais je pensais que mes cinquante francs suffi-
raient. Je venais de dire à Robie que le
meilleur ne m'avait rien donné de mes gages
à cause que je quittais au mois d'août.
Et bien tonnerre de Dieu si le vieux s'en
je voudrais bien voir ça. Comment
être l'engage volontaire pour aller servir
la patrie en danger et on te ferait encore
une conscription semblable? Mais non. Viens
avec moi trouver le monsieur et tu vas
voir ça. Mais pendant que nous causions
ainsi je vis le maître arriver sur la
place et venir droit à nous. Comment
me dit-il tu es parti comme ça sans rien

venir dire Kenavo a personne et sans reclamer
 ce que t'étais due. - Vous m'avez dit que je
 n'avais droit a rien, que l'avez je a réclamer
 puisque c'est ainsi la mode - Je t'en disais ça
 pour rire, c'est que je voudrais taire partir
 un jeune volontaire comme ce sans les autres.
 Alors il nous mena dans un grand débit
 ou il me donna mon compte et ajouta
 dix francs de plus, puis nous payâ le café,
 le premier de ma vie, et il me dit que
 lorsque je serais la bas a Sebastopol, si jamais
 j'y allais, de lui écrire, qu'il trouverait bien
 le moyen de m'envoyer encore quelques sous
 si j'en venais besoin. Je le promis et
 on se quitta bons amis. Mon pauvre Robic
 avait tant bu qu'il n'en pouvait plus, il alla
 se coucher en me faisant promettre de venir le lendemain
 matin me conduire en bout de chemin.
 Moi j'allais coucher en ville chez un oncle qui avait
 aussi servi le vice-roi et qui tenait auberge
 on en avait appelé Stang ou Ch'och, tavernier
 qui faisait partie de la propriété de mon
 patron. J'avais dit a Robic qu'il m'attendrait
 là. J'étais fêlé mais c'est ainsi que je
 comptais faire la route de Quimper a Lorient

mais pour ne pas entraîner plus mes a la
casernes j'avais acheté une vieille paire de souliers
Le lendemain j'étais debout au point du jour
car je voulais partir de bonne heure. Je
comptais faire un essai de marche le premier
jour. J'avais toujours entendu dire aux vieux
soldats que ce qui avait de plus pénible dans
l'état militaire c'était les marches.

Ne voyant pas venir mon Robie je m'enfuyais
vers la place pour voir s'il était par là.
Il n'était pas, alors j'entrai dans le porche
de la Cathédrale et m agenouillant dans un
coin je récitai fervemment deux pater et deux
ave, et aussitôt je pris la rue neuve pour
attrapper la route de Ros pour en portugue
on avait vu monter tant de combats
quelques temps auparavant. Comme tous en pleurant
Arrivé à la hauteur de Hagonan, à dix
kilomètres de Quimper, je m'arrêtai en attendant
de là je voyais tous les environs de Quimper
je voyais tout Enguie Gabrie et la plus part
des fermes ou j'avais passé si souvent
en demandant l'aumône; je voyais le
cimetière dans lequel je pouvais aller plus
d'une fois et dans lequel mes parents ne
devaient pas tarder d'entrer. En voyant

en un instant toute l'histoire de mon existence
 si je me envoie mais déjà bien éprouvé je ne
 pus m'empêcher de verser des larmes. Ce fut
 la dernière. penseis je, que je venais à la vue
 de mon pays. puis après avoir enlevé mes
 boîtes de l'arrière de ma manche - car je n'avais
 pas encore connue les mouchoirs - je me remis
 en route, mes vieux souliers sous le bras.

progrès + Je pouvais loger à Rosport en venant
 en lieu d'étape mais je voulais faire
 deux étapes le premier jour pour mettre
 mes pieds et mes jambes à l'épreuve.
 Après avoir mangé pour deux sous de
 pain bis et bu une choppe de cidre à
 cette première étape je me mis en route
 pour la deuxième et j'arrivai encore
 de très bonne heure à Aulimparlé. Là
 j'allais à la mairie demander un
 billet de logement. L'homme à qui
 je m'étais adressé me regardait des
 pieds à la tête et me dit. comment vous
 êtes soldat vous, c'est possible, vous
 n'avez ni hache ni la taille. Il m'avait
 dit ça en français, mais je comprenais
 bien ce qu'il avait dit. Je répondis en
 breton, en lui disant de regarder ma
 feuille sur laquelle était tout mon
 signalement

quand il eut bien considéré tout
moi et ma feuille de route il finit par
me donner un billet. Si j'avais obtenu
ce que j'ai pu apprendre plus tard;
j'aurais répondu à ce monsieur:
je suis jeune il est vrai mais ^à bien née
La valeur n'entend pas le nombre des années.
Le billet qu'on m'avait donné était
à l'adresse d'un cabaretier logeur; car
je savais assez lire pour comprendre
tout ce qu'il y avait sur ce billet. En entre-
dans le cabaret je dis, en breton: vous
avez l'habitude d'avoir des clients payants
je vous envoie un ici qui ne paye pas
du moins son lit. en même temps
je tend mon billet à la patronne qui
me regarda aussi comme le monsieur de
la mairie. Les gens croyaient sans
doute que je voyageais avec des faux papiers
ne pouvant pas dire que je suis soldat
j'avais l'air d'autant plus petit encore
que j'étais petit né. Enfin on me
logea quand même et je dînai avec
les gens de la maison, et le lendemain

Je demandais au putain combien je devais
 pour mon souper il ne voulait rien accepter
 au contraire il me donna encore une bonne
 goutte avant de partir. Je voulais porter
 de bonne heure afin d'avoir le temps de
 faire le tour de l'arsenal avant d'entrer à la
 Caserne. Robic m'avait dit qu'il fallait
 tâcher d'entrer propre à la caserne sous peine
 d'être traité de sale bête ou cochon bête.
 Avant d'arriver à Lorient j'allai laver
 mes pieds et jambes, mais à figure le
 plus perpennant possible, puis je mis
 mes vieux souliers pour entrer en ville.
 A la porte d'entrée je vis des soldats
 de garde pensant que ceux-ci auraient
 reconnu en moi un engagé et de peur
 qu'ils m'arrêtaient devant la caserne donc
 tenant je passai d'un embarcadere
 voiture j'allai filer devant la porte sans
 avoir été remarqué. Puis je m'engageai
 dans la première rue que le tirant
 devant moi et après avoir traversé
 plusieurs places, toitures, retourné dans
 les rues je finis par arriver sur le quai

Là je me mis à considérer les batiments
les grands sentiers et aussitôt un autre problème
se présenta à mon esprit. Comment
des batiments si grands et si lourds, pourraient
se tenir sur l'eau lorsqu'un simple grain
de sable s'y enfonce par son propre poids.
Mais il m'était inutile de chercher pour
le moment à résoudre le problème je
me contentai de le mettre dans mon
magasin mnémotechnique avec tant d'autres
jusqu'au moment où il me serait possible
de l'examiner avec connaissance et cause,
et toute fois le hasard me permettrait
d'arriver à ces connaissances.

Après avoir ainsi parcouru une bonne
partie de la ville, j'entraai dans un cabaret
où on servait à boire et à manger.
Car il me fallait songer à manger un
morceau avant d'entrer à la caserne la
je n'avais droit à rien encore -
après m'être retenu à ce moment des
paysans y aller encore faire quelques
toes avant d'entrer à la caserne.
Maintenant le quai et toutes les places

étaient couverts de robes de cuir en train de
 manoeuvrer par petits groupes. Je
 voyais bien que beaucoup étaient avec des
 robes de cuir; il y en avait même
 qui manoeuvraient encore avec leurs blouses
 et des pantalons de coton. Je me disais
 à moi-même: Demain ils seront là
 aussi. Il fallait voir sur toutes les places
 écouter les commandements et voir
 comment les sergents et caporaux traitaient
 leurs élèves; car Robie m'avait dit que
 ces instructeurs étaient ordinairement méchants
 et brutaux vis-à-vis des jeunes recrues, surtout
 des bactouas qui ne comprennent pas les
 commandements ni les observations. Et
 j'avais vu en effet pousser plusieurs de ces
 recrues par les épaules, leur arranger les
 pieds avec la crosse du fusil, j'en avais vu
 pour le nez pour leur faire tourner la tête
 du côté indiqué. Et tout cela me donnait
 quelques frissons.

Mais il fallait me décider à entrer.
 Je devais donc voir cette caserne qui
 me paraissait maintenant mais si gaie
 que lorsque je la voyais à travers mes rêves.

je avais ma feuille de route en main et
je la tendis devant moi en avançant à la porte et
un sergent qui la regarda un instant, puis
appela un soldat de planton chez l'écuyerant
celui-ci devait me conduire chez le sergent
major pour me faire immatriculer et
m'incorporer définitivement au 3^e de
ligne. On donna au planton une note
allouée de me conduire chez le sergent
major de la 2^e compagnie du 3^e bataillon
pendant la nuit et le planton ne cessait
de me parler et je ne comprenais pas
un seul mot de ce qu'il me disait. Comme
je n'étais pas français, le français n'est donc pas
parlé le même car là bas à Quimper
je comprenais beaucoup de mots tandis
qu'ici je ne comprends pas un seul. A la
fin cependant je compris ce que voulait
mon conducteur quand il me dit:
Noen pagas pas l'agouter. Je pensai
que je ne comprenais pas encore il fit le
geste significatif avec sa main droite et
le coude. Alors je le fis entrer dans
un débit et vis à la porte en bœton

de servir une bonne goutte à mon guide
 elle lui en donna pour quatre sols, moi
 une choppe de cidre. Après avoir bu
 le vieux soldat fit claquer sa langue puis
 me mit la main sur l'épaule en disant
 bonjour camarade, toi, tu feras un bon
 soldat vrai. Enfin il me conduisit chez
 mon sergent ^{m^g} ^{le} chef. C'était un petit
 petit bonhomme, une plus grand que moi
 et n'avait pas non plus un poil à barbe.
 Mais il parlait un langage que le platoon
 quoique avec un accent qui n'était pas
 celui de l'ancien de Quimper. Quelque
 mauvais dit Robie, la première chose
 que ce major me demanda fut de l'argent
 en me faisant observer qu'il versait
 quarante francs de suite à la masse
 j'obtins ces avantages; celui d'abord
 de toucher de compléter les trimestres
 et d'être bien noté par les officiers et sous
 officiers de ma section. Je ne fis aucune
 difficulté en conséquence fut avec plaisir
 que je lui donnai quarante francs. Je
 n'avais plus rien d'autre maintenant avec
 l'argent. Après ce le sergent major

Je lui même me conduire à mon escouade.
La dernière naturellement, le homme était
alors placé par rang de taille dans les
compagnies. Je devais être le dernier de la
mienne. Mon escouade occupait seule
une petite chambre à part. Le major
me conduisit au corporal en lui disant
voici un petit bonhomme que je vous
recommande particulièrement, je suis sûr
que cela fera un bon petit soldat.
C'était le premier jour de mes aventures.
Maintenant il me restait encore une
obligation à remplir. De par mon entre-
côté je fus encore servi par mon com-
rade de left, un pauvre bâton aussi qui
ne savait plus de français que moi jusqu'à
il avait dix mois qu'il était venu servir.
Mais il connaissait les usages de la caserne.
Il descendit avec moi à la cantine et
après avoir bu chacun un verre de vin
nous remontâmes avec six litres d'eau-de-
vie, car je voulais en donner à toute
la compagnie. Je voulais mon bon
pauvre soldat. Je suis encore riche à que

Je ne voyais rien autre chose ou faire avec
 mon argent étant sur surnommé d'être
 nouveau blanchi, habillé et logé aux frais de ce
 gouvernement. Un instant après le souper
 j'ins me chercher pour aller avec mon capitaine
 m'habiller militairement et prendre tout le
 bagage d'un soldat, sans faire le gouvernement.
 Ensuite j'ins apporte tout ce sur mon lit
 j'en étais effrayé. Que ce que j'allais faire
 de tant de choses? Heureusement mon
 commandant de lit, et même le capitaine d'escadron
 vint à mon aide. Ils payèrent mes
 effets, s'habillèrent, montèrent mon sac
 dans lequel ils mirent chaque objet à sa place
 m'apprent à faire mon lit. Après ils
 me dirent que mon mobilier n'était pas
 encore complet. Qu'il me fallait encore
 acheter différents petits bibelots, et il m'en
 donna à acheter un pantalon pour les
 exercices, auxquels je serais obligé de mettre
 mon pantalon d'été tous les jours et les
 jours de revue et le dimanche j'aurais
 des apoches pour mon pantalon -
 Intérieurement au moment où j'avais un
 bien-tant-bien ou m'en offrir un pour
 cinq francs. Je ne fis aucune difficulté
 pour le payer et le soir même je pus
 partir de la caserne militairement habillé
 accompagné par mon capitaine et mon
 commandant de lit, qui s'étaient chargés lui

de vendre mes effets civils qui ne valaient
pas cher assurément; il n'eut que quelques
sous pour le tout qui furent bientôt mangés
et j'eus encore avec moi je voulais bien
régaler mes nouveaux camarades et les
payer de l'aide qu'ils me donnaient et qui
pourraient encore me donner sans doute,
Car dans l'état militaire si on ne peut pas
tout obtenir comme ailleurs au moyen de
l'argent on peut obtenir beaucoup. J'en ai
connu quelques uns de ces fils de famille
venus au régiment par un coup de tête et
qui n'avaient guère le vrai métier de soldat
ils payaient pour manger leurs effets, pour
faire leurs courses et même pour monter
leurs gardes; ils mangeaient à la cantine ou
allaient manger en ville; et ils obtenaient
des permissions quand ils en voulaient.
il ne fait pas trop mauvais d'être soldat
comme ça. Cependant aujourd'hui que
tout le monde est à peu près obligé d'aller
passer quel que temps dans l'armée et doit
y en avoir de ces soldats là.

La première nuit à la caserne fut une
triste nuit pour moi habitué à coucher

Dans les meuses & joind de paille
 Dans les stable ou dans de lits clos
 Je trouvais bien tout mon lit militaire
 Et ainsi que je voulais m'endormir
 il me semblait que roulait dans un
 précipice, et me fut impossible de dormir
 sans m'inquiéter. Je pensais que mon camarade
 m'avait dit qu'il était d'habitude de se lever
 avant que le tambour de garde ne battit
 le reveil je me suis levé depuis longtemps.
 Mais au premier coup de baguette je sautai
 sur le plancher et, comme Robie m'en
 avait parlé je courus à la pompe
 où je me levai bien la figure et les mains
 de sainte y che conduisit ainsi que cela se
 faisait quelquefois par quatre hommes et un
 corporal. Avant tout les hommes seussent
 levé dans ma chambre j'étais déjà prêt
 pour l'exercice, la chose qui me préoccupait
 le plus maintenant. Là je comptais mettre
 toute ma volonté et y appliquer toute
 mon intelligence. Je ne craignais qu'une
 chose c'était qu'un quelconque des ces
 instructeurs britanniques ne vienne à me toucher
 trop grossièrement ou me bousculer comme

Je levais d'go aermoué, car quelque
vague possible de ma vie prame les gens
groses et bleds, j'ai toujours été très
simile aux groses et bleds.
Ainsi j'étais résolu à faire tout ce qui me
paraissait possible pour les éviter de la part de
ces vices instanciers qui en étaient très
prodiges. Quoique je devais par mon armée
avec mon fusil devant d'un vieil après
les positions de soldat et les marches et j'étais
quand même portait sur le terrain, ainsi
donc que mon commandement fut levé je lui
dis de me montrer la manière de porter
le fusil sur l'épaule. Cela fut appris bien
vite, de sorte que je portais pour mon premier
exercice portant mon fusil déjà comme
un soldat. Comme j'étais seul de débiter
on me confia au soin d'un vieux caporal
qui commença par me faire prendre la position
de soldat sans armes, puis que mon
commandement m'avait déjà montré de changer
pieds et tourner la tête à droite et à gauche.
Puis enfin à commander les positions
en décomposant. Enfin je fus satisfait
de première journée. D'ailleurs j'avais
entendu mon instructeur dire d'un
accusé

Voilà un qui ne sera pas longtemps à
 attrapper les autres s'il continue. En effet
 je ne fus pas longtemps, les bons généraux
 d'aujourd'hui. Déjà ce peloton le plus avancé
 de ceux qui manœuvraient sans armes
 ayant passé par dessus de nous et s'étant
 tenu là longtemps avant moi. Et lorsqu'on
 vint à nous faire manœuvrer avec le fusil
 j'en convins déjà tous les mouvements
 dont mon commandement était fait
 en place de me montrer dans
 le combat. Quand j'avais quelques moments
 disponibles. De sorte que là encore j'étais
 vite de peloton ^{peloton} fusil que je fus placé
 au plus avancé avec lequel j'étais au
 bataillon en peu moins de deux mois
 c'est à dire avant la fin d'octobre. Me voilà
 déjà en route en vieux soldat. Mais
 je n'étais pas allé au régiment d'élites
 pour être soldat; j'y étais allé surtout
 pour me faire plus que je n'en avais pas
 d'autres associations. Mais comme je
 m'occupais bien vite que j'étais fort mal
 tombé pour apprendre la théorie des sciences

Donc le milieu ou presque personne ne
savait lire ni même parler un mot de français
comme il faut. Je n'entendais de toutes parts
que des mots gaspés, ou des betons jargonnes
entre eux lesquels ne se comprennent pas,
car le breton ou l'inglais et celui de mémoires
diffèrent tellement que l'espagnol et l'italien.
Des allemands, des grecs, des suédois
et des portugais qui ne parlaient que par
des fautes. Et avec tous ces
on ne voyait pas un seul livre.

Donc le d'œuvre se faisait
Les théologiens de chaque village et chaque
caporal avait le sien. Officier mon
caporal m'écrit par le je faisais s'écouter
pour lire, et j'en bantais fait d'apprendre par
cœur tout ce qu'il y avait de dans, pour j'en
commerciais d'y a la maison partie a force d'aller
avoir entendu le bacher d'écouter par jour par
le terrain de mon œuvre.

Cependant il y avait les tous par de la commission
un établissement de justice dont notre colonel
en était d'écouter par, un des membres. L'écouter
on m'écouter d'écouter par d'écouter par les
d'écouter

Des leçons de lecture et d'écriture aux
 jeunes soldats qui devaient s'entraîner.
 Mais il fallait une permission spéciale.
 J'obtins facilement cette permission et
 j'allai chaque jour en compagnie d'un des docteurs
 des enfants de France. Je les instruisais
 et en effet la bonne éducation que les évêques
 de Paris, de Contines, puis on y préparait
 des soldats pour faire les piquets et y aller
 longtemps. Quelque temps après que j'étais
 nommé au bataillon on demanda des
 volontaires pour Sébastopol. Je m'étais
 présenté, mais j'étais trop jeune pour m'en
 aller porter. Mais quel que soit, vers la fin
 de l'année 1854 on avait que le régiment
 tout entier allait bientôt partir pour la guerre.
 Et en effet le premier janvier 1855 nous nous
 mettions en route pour un temps d'absence.
 On avait laissé à l'arrière, au dépôt, les trop jeunes
 les faibles de constitution; moi
 on avait voulu me laisser aussi; mais j'étais
 si au capitaine que je ne m'étais engagé
 volontaire pour aller finir la guerre à
 Sébastopol.

on me laisse partir. bien on verra solo de
de ma compagnie viens en a moment de
moi en disant que je n'ai pas le temps
me verraient bientôt adieu. Le premier
je fus de l'armée grande compagnie d'élégance
de tout le jour et a des hommes de
compagnie pour aller parquer la belle de
légionnaires de pain au régime. Elle avait
grande marche ordinaire très vite. Le
neige tombait à pleins
le monde doublement
commencé à avoir que
à mes camarades seules avant de ce premier
jour. il fallut que je me rendisse
contre la violence et la fatigue. Je me disais:
que le voyage est bien pénible ou avec
pour comble de malheur mon camarade
de la situation seule en avant. l'octobre
et mieux par venir au poste ou je devais
passer la nuit et garder les bagages. il avait
gardé avec lui son solo et son pain
de sorte que je devais me passer encore de
souper. Le lendemain pendant devant
son tour partit en avant garde il vint

me trouver de bonne heure et m'apporter
 ma ration de pain et mes dix sous, m'annonçant
 qu'il avait complètement passé la bouée
 avec deux goattes d'eau de vie qu'il ne
 ne savait pas où il était et qu'il n'avait pas
 soupé non plus. Comme il était
 en vaine il va chercher un esprit d'eau de
 vie que nous buvons en mangeant notre
 pain, la première station de point de route.
 Pour la seconde étape nous, qui avions
 passé la nuit au poste à la garde des
 bagages, avions le droit de mettre nos
 sacs dans les voitures. Cela m'avait
 permis de me remettre un peu des fatigues
 de la veille. Et la troisième étape j'étais
 fin parqué comme un vieux troupeau.
 A Grand Jélan, une étape avant Remen,
 nous fûmes obligés de rester deux jours.
 La neige que j'avais crue de tomber
 depuis notre départ, avait succédé le gel:
 les routes étaient comme des glaces d'un
 genre épais. Les tombereaux qui avaient
 voulu commencer à battre le rappel le
 matin avaient glissé et roulé dans un
 ravin où ils étaient cassés en bois.

Nous étions logés dans les fermes
quelques unes très éloignées du bourg.
tout le monde s'était rendu à ce bourg
le matin pour partir. Mais en présence
de l'impossibilité de se tenir debout sur la
gare d'attente le colonel nous ordonna
de retourner à nos logements jusqu'à nouvel
ordre. tant pis pour les logeurs qui
ne furent pas très contents sans doute
excepté les habitants du bourg.

Ce ne fut que le surlendemain vers dix
heures du matin que nous entendîmes
les tambours et les clairons nous appeler
de tous côtés. le temps avait changé
et le dégel allait bientôt transformer
la route de glace en route de boue.
Il était midi quand nous nous mêmes
en route pour Rennes. ces marches n'arrivèrent
que très tard dans la nuit avec de la boue
jusque par-dessus la tête. Beaucoup étaient
restés en route; mon camarade de
qui s'était moqué de moi s'orientait comme
les autres en disant que je n'irai pas deux
étapes de là, menaçait à l'appel, comme

bien d'autres. Il était de règle que tout homme
 dont le camarade de lit était resté en prison
 devait aller au poste de la mairie donner
 l'adresse de son logement afin que le
 notaire puisse en arrivant puis savoir où aller.
 La ville de Rennes présentait ce soir-là un
 spectacle inusité. Les habitants qui
 avaient été avertis sans doute de l'arrivée
 de notre arivée étaient tous dehors à parcourir
 les rues et les places avec des lanternes à la
 recherche des hôtes qui leur étaient destinés.
 Quand nous eûmes nos billets de loge-
 ment, on nous les apportait à chaque instant
 pour voir à qui ils étaient adressés. Le
 mien était adressé à un jardinier qui
 me fit penser qu'il devait être loin car les
 jardiniers habitent pas le centre de la ville.
 Lorsque j'eus passé au poste pour donner
 mon adresse au camarade Trafnard, je
 me mis aussitôt en devoir de chercher mon
 jardinier. Sur la place il était impos-
 sible de rien entendre ni comprendre.
 Les individus voulaient expliquer à plusieurs
 à la fois la même action qu'ils devaient prendre
 eux-mêmes et ne rien expliquer à personne.

voyant ce tohubohu je trouvai la place
mal indiquée au Hasarh vers l'extérieur
sachant que mon logement se trouverait par
là. Cependant avant de m'engager dans
aucune rue j'avais besoin de savoir de
quel côté se trouvait elle ou habitait
mon logeur. Je vis un jeune homme
qui marchait avec sa lanterne de gavage
en gavage regardant les billets, avant que
j'eusse le temps de lui parler il m'arrêta
de billets d'abord moi et poussa une exclamation
de contentement. Voici enfin celui que
je cherche depuis si longtemps. Venez vite
c'est chez moi. Mais où est donc votre
compagnon — il est resté en route, le gage
dit, et je ne sais pas quand il arrivera il
ne viendra qu'avec les voitures des bagages
et ces voitures ne sont pas sur. D'arriver
cette nuit tellement que route est mauvaise
je suivis le jeune homme qui était le
fils du jardinier. Tout le monde était
encore dans la maison et on n'avait
pas soupé, on attendait les hôtes. Quand
ils me virent entrer ils poussèrent tous
une exclamation de surprise et se ne

pas raison sans doute. J'étais là
 au milieu d'un salon comme en che-
 samatuel. J'étais complètement couvert
 d'une boue jaunâtre qu'on ne pouvait
 plus distinguer ni la couleur rouge
 de mon pantalon ni le bleu de
 ma capote; enfin je ne devais alors
 avoir rien d'un cheikhemain si non
 peut-être la figure et quelle figure.
 Une figure d'enfant timide, la bouche
 cachée encore par l'énorme schach
 qu'on portait alors semblable à une
 barrette ou battelle beure. Avec ce
 schach, mon sac dont la sangle
 montait à la hauteur de l'énorme ^{un}
 mon sac surmontait au sein, mon long
 fusil aussi haut que moi, j'avais
 l'air d'une opportunité mé-
 thologique au milieu de ces gens qui
 avaient l'air d'être de monde d'être
 comme on disait alors. Il y avait
 là sans doute des voisins ou des parents
 qui voyant passer Satcha à l'étranger
 venus voir de ce yachman d'ici
 comptait naturellement avoir de ces

Il voulaient voir ces pauvres soldats
qui portaient pour une guerre lointaine
et qui ne reverraient plus jamais leur pays.
Je fus traité comme un enfant de la
maison. On m'obligea à quitter ma
capote et mes souliers pour revêtir une
de robe et à chausser des pantoufles.
Mais malgré tous les soins et malgré
l'empressement qu'on eut pour me faire
asseoir à table pour le souper qui commençait
sans doute après long temps, je saisis
mon fusil pour le nettoyer, l'essuyer et le
le regarder avant que l'obscurité qui le
couvrait ne fût transformée en veillee
pour tant que la vue de mes effets
j'aurais le temps le lendemain matin
car on nous avait dit qu'en raison
de l'heure tardive, et de la grande fatigue
que nous avions éprouvée ce jour là on
ne porterait le lendemain qu'à dix heures
du matin. Cependant malgré tous
les prévenances et tous les soins dont j'étais
l'objet de la part de ces gens, jeunes et
vieux, j'eus certainement passé le
seul dans la cuisine à manger une simple

soupe au lard avec mon pain de
 meunition et un verre de piquette. J'étais
 réellement trop gêné là dans cette chambre
 qui n'était pas la mienne et qui parlait
 une langue que je ne connaissais pas. A
 toutes les questions qu'ils m'adressaient, le
 Dièse Echo savait qu'ils m'en demandaient
 des centaines - je ne pouvais répondre que
 par oui ou par non. Aussi ce fut
 une grande délivrance pour moi quand
 le gardien qui était ^{venu} me chercher sur la
 place vint me conduire à mon lit.
 A près mon départ les gens devaient
 se dire: si la France n'était que des soldats
 comme celui-ci pour les défendre j. ne la
 voit pas riche. C'était le réflexe que
 je faisais en me couchant. A je avais bien
 que je ne trompais pas.
 Mais je ne fus pas cinq minutes dans
 ce lit que je fus obligé de sortir sous
 peine de m'être étouffé. C'était un lit
 de plumes d'oie en somme et trop chaud
 pour moi. J'tirai les draps et la
 couverture que j'étendis sur le plancher
 ou je dormis comme en bien
 peu de temps.

revant comme toujours aux vêtements
passés, présents et futurs de mon existence
Quoique nous ne devions partir qu'à
dix heures je fus obligé aussitôt que
l'on monta de la maison, cette vie
vers cinq heures du matin. Je descendis
à la cuisine pour nettoyer mes effets, sachant
que la cuisinière préparait le dîner. Là
j'étais un peu mieux à mon aise avec
cette cuisinière qui était de ma classe
et que je voyais bien qui n'était guère
plus saine que le bœuf gras que moi.
Quand le garçon fut servi il vint avec
à la cuisine où il me fit de l'eau avec
lui. Le temps passa ces quelques
jours là, mais il y avait un tel brouillard
qu'on ne pouvait pas voir plus d'un jour ou nuit.
Vers heures et quart j'entendis les tambours
les clairons nous appeler sur la place,
j'étais prêt. J'avais si bien nettoyé mes
effets et habillé mes vêtements et d'ar-
ment que j'avais l'air d'un soldat d'élite
personne ne le remarqua et j'étais avec mes gar-
çons j'avais bu du bon vin, du café
et du bon cognac et j'avais un bon

morceaux de roti dans ma gamelle pour
faire le grand dîner. Mais je vis surtout
le monde n'aurait pas eu autant de chance
que moi, je voyais de tristes figures dans
ma compagnie et j'entendais des plaintes
de beaucoup qui avaient été très mal logés
disant ils. Mais je cherchais en vain
mon camarade de lit. Et le soir le capitaine
me dit qu'il était entré à l'hôpital le
matin d'aujourd'hui malade.

Me voilà seul désormais, plus de camarade
de lit, et je ne fais pas plus malheureux.
Il faut s'expliquer de la comédie de la vie
de toutes les étapes que je fais ainsi de
Brenne à Lyon, car je n'aurais eu l'air
qu'impair si la même histoire était tout
si petit, si jeune et l'air si timide j'étais
deux fois plus comme un enfant de dix ans
et digne de pitié seulement j'aurais
beaucoup mieux me trouver logé chez des
paysans ou des ouvriers que chez les
riches.

Un seul incident m'était arrivé dans cette
longue et pénible marche. Ce fut à Chazelle-
La neuve j'y avais séjourné, et tous les jours

non j'étais logé, toujours seul dans une maisonnette
dans la ville chez des gens qui n'étaient pas
riches, assurément car il n'y avait ni pendule
ni montre, ce que fut la chose que j'arrivai
un peu en retard à la revue. Mon sergent
qui était une de ces vieilles bêtes penchées
les hommes et les choses sans ignorer pour leur
moralité et leur bonne conduite, avait dû
m'infliger quatre jours de salle de police
pour la première fois depuis cinq mois
d'jà que j'étais au service. En l'entendant
prononcer le mot de salle je ne pus
m'empêcher d'éclater en sanglots tellement
que le mot m'avait frappé au cœur.
J'en pleurai encore lorsque le capitaine
Jarvis prit de moi et demanda la cause,
mais les sanglots m'étouffèrent que je ne
pouvais pas prononcer un seul mot. La
vieille bête qui était seule au dit alors
qu'il m'avait infligé quatre jours de
salle de police pour être arrivé en retard.
Mais le capitaine lui dit que je ne devais
pas être arrivé beaucoup en retard puisque
j'étais là avant lui et lui dit qu'il ne fallait pas

me punir pour si peu de choses surtout moi
 qui m'aurais jamais eu jusqu'ici en motif
 de punition. Je suis en rogne maintenant quelque
 peu intelligible et tout fait assis, pour
 cela je ne sais pas ce quelle extrémité le chagrin
 le dépit, la colère ne m'auraient pas pu faire.
 Ce sauvage inconscient aurait pu me
 pousser au suicide ou devenir pour dépit
 un mauvais serviteur, comme j'en avais
 vu tant plus tard poussés à ces extrémités
 par les punitions injustes et la brutalité
 des chefs petits ou grands car si les coproducteurs
 et sous-officiers étaient malades, grossiers et brutaux
 ils avaient des exemples chez les officiers, même
 les officiers supérieurs. Il est vrai que beaucoup
 de soldats ne faisaient pas attention à ces
 malheurs, ces insultes et ces injures grossières.
 On s'habitue à tout dit-on. Pour ce qui
 me concerne personnellement ce dicton est
 plus faux de tous les dictons, puisque j'ai
 passé ma vie entière au milieu de gens
 les plus grossiers et cependant je ne jamais
 que m'habituer aux grossièretés. Que
 contraire, plus j'en voyais et plus j'en
 entendais plus j'en avais horreur.

Nous arrivâmes à Lyon dans les premiers
jours de février ayant traversé toute la
France de l'ouest au sud est. Nous avions
quitté Lorient par un temps de neige, nous
entrâmes encore à Lyon ~~tout~~ couvert de
neige, dans cette grande ville qui avait
plus l'air d'être gouvernée par le
trop célèbre Coste Land qui ne manqua
pas de venir nous passer en revue en
nous tenant plus d'une heure sur la place
Belcour, malgré la neige sous laquelle
nous étions depuis le matin. Un autre
régiment, le 68^{me} arrivait aussi à Lyon et
y entra par une autre route. Le colonel
de ce régiment fut mis aux arrêts de suite
en arrivant, par ordre du maréchal pour
avoir fait voyager ses soldats en guêtres
blanches, ou en guêtres de toile, car nos
guêtres et nous que nous faisions en cuir
étaient aussi blanches que les leurs attendant
que nous étions blancs partout.
Quand ce vieux polichinelle eut fini
sa revue on nous conduisit dans une
vieille caserne ou plutôt dans des antres
souterrains au-dessous de Fourvière dans

lesquels l'eau glacie suintait à travers les
 rochers. A Han Juma nous installés
 sur de minuscules lits, de corps humides
 qu'on crût tout le monde à la distribution
 quelle distribution se demandait-on, car
 nous avions reçu notre ration journalière.
 Mais nous Juma bientôt avertis. C'était
 la distribution des effets de campement,
 le vrai mobilier de guerre qui se composait
 pour chacun d'une tente, d'une demi cou-
 verture en coton, une corde et trois pieux,
 puis par escouade une marmite, une gamelle
 un bidon, une pelle, une pioche, une
 hache et un moulin à café. Quand nous
 eûmes tout ça nous, certains ahuris, car
 il fallait mettre tout ça sur nos sacs
 et bien enroulés et que trois fut prêt pour
 le lendemain matin pour partir. Il y
 avait cependant quelques vieux soldats qui
 avaient déjà eu ces bagages liés et montrèrent
 aux autres comment il fallait se prendre
 pour les arranger sur le sac. Ce fut long
 car il fallait quatre à cinq hommes pour
 rouler la couverture et la tente de chacun.

On avait été obligé d'acheter des bœufs
de charrue pour avoir été à débrouiller
le chaos. On eut pas même le temps
de souper. Souper comment de sorte nous
n'avions que notre ration de pain sec. Nous
étions conscients de ce trou; pas moyen
de sortir pour acheter un morceau de pain.
Il y avait bien une cantine dans ce trou
de misère, mais il était impossible d'en
approcher. Heureusement moi j'avais comme
un bon morceau de viande que on m'avait
donné à Ville Franche où j'avais logé.
Quand j'eus fini d'arranger mon sac
je me la mangeai ce sur le lit de camp.
Pendant que la moitié des hommes étaient
encore à s'occuper, à transporter autour de
leur bagages sans pouvoir en venir bout.
On ne dormit que cette nuit là. Nous
ne savions pas trop où nous diriger.
Le lendemain quoiqu'on nous avait dit
de nous tenir prêts à partir. Je pensais
toujours que nous allions continuer
la route jusqu'au port d'embarquement
pour Sebastopol. Je me trompais. Le

matin on nous dit que l'ennemi au
 camp de Sathonay a quatre ou cinq
 kilomètres de Lyon, on camp nouvellement
 formé par Costetane pour évacuer les soldats
 la toute les misères de la guerre. Nous
 y arrivâmes quatre régiment français une
 humble par un temps épouvantable, de
 vent et de la neige. Là nous étions logés
 dans des baraquements élémentaires, à chaque
 voie, dans lesquelles le vent et la neige
 pénétraient de tous côtés, et n'ayant pour
 lit que le lit de camp, une vieille paille
 avec de la paille de paille de paille, puis
 un long sac de toile dans lequel on se couchait
 comme l'escargot dans sa coquille pour
 se chauffer on se soignait les uns contre les
 autres. On nous donna cependant une
 bonne chose à laquelle nous n'étions pas
 habitués. C'était le café que l'on servait
 tous les matins avant d'aller au travail.
 Car là il fallait travailler tous les jours
 comme de véritables terrassiers et dans
 le camp s'était sur les routes qu'on creusait
 pour relier le camp à la ville. Pas un
 moment de repos. un jour on eut un

travaux, un autre aux manœuvres ou aux
longues marches avec tous les bagages de
guerre sur le dos. Et tous les Dimanches
il fallait aller à messe, toujours sac au
dos bien entendu, car suivait l'adieu
le salut, son fusil et son sac ne devaient
faire qu'un comme le coiffeur et son chapeau
lui même d'abord. Donnait l'exemple,
car il ne se deshabillait jamais. On dit
et comme il était tellement bossu il paraissait
avoir toujours le sac sur le dos. A un sac
assez haut pour qu'il le regardant par devant
on apercevait par sa tête. Cette messe
se célébrait sous une chapelle ouverte
en bout de camp en face de laquelle
les enseignes se plaçaient en ligne de bataille.
Les enfants de chœur, des gauciers
et des porteurs qui annonçaient les différentes
cérémonies à coups de canon. Nous autres
on nous faisait manœuvres tout le temps
qu'on était là même, porter les armes,
l'arme au bras, déposer les armes, passer
les armes, y en avoir à tous. Je ne sais
pas si le bon Dieu assiste à cette messe
là. Si oui, il devait entendre de belles

patiens, des choquels, des telamies, & des
 araisons qu'il n'avait pas l'habitude d'entendre
 dans ses églises. En revanche il
 pouvait entendre les musiques de quatre
 régiments d'infanterie, sans compter la musique
 du régiment à pied, de la cavalerie & d'artillerie.
 S'il est quel que peu amateur de quelques
 musiques, il pouvait s'en régaler à un bon
 marché.

On murmurait ainsi dans le camp de
 même on se disait que ceux qui étaient
 la bas pour les murs de Sébastopol étaient
 plus heureux que nous, & on se demandait
 pourquoi nous n'étions pas allés à Sébastopol
 ainsi qu'on nous l'avait dit en quittant
 Lorient. Cependant au bout de deux
 mois nous descendîmes à Lyon & les
 soldats de Lyon allèrent nous remplacer
 au camp. Mais cela n'était, comme nous
 disions, que l'échange d'une mesure jaune
 contre une mesure noire; parce qu'au
 camp on était toujours dans la boue ou
 la poussière jaune tandis qu'à Lyon on
 était dans les bouillards, les rues fleuries,
 la femme des foires & les queues toujours
 couvertes de parfum de chapeaux.

Notre régiment se trouva occuper le
fort St. Marie et St. Foi. tous forts de
Lyon portent des noms de saints. St.
Gobi s'appelait aussi en ce temps-là « La
pensée de Castetane ». C'était là qu'on
enfermait les officiers prisonniers, et il y en
avait toujours un grand nombre, aux
quels on ne servait que l'ordinaire des
soldats. Si les soldats se plaignaient
de Castetane, les officiers devaient se plaindre
aussi, car il leur faisait la vie dure,
à tout le monde de cette sorte. Les civils
ne pouvaient pas bouger avec leurs
police de la ville et les comme l'armée
sans ses ordres. Et si y avait à Lyon
que les gamins, les petits voyous qui
avaient quelque peu d'ambition pour le
meubler joliment. Quelque fois en
se promenant autour de la place Belcour
quand un accordeur de faïence le prenait il
allait se camper devant la boutique
d'un potier puis faisait aux garçons
qui se dépêchaient d'accourir. Quand il
voyait qu'il y en avait un nombre

pour prendre la boutique il la lançait
à l'assaut avec ordre de prendre tout
et de briser les vases et les bouteilles, ce
qui était bientôt fait. Il paraissait que
les patrouilles n'étaient pas fâchées de ces
coups de folie; il étaient largement indon-
nés. Comme aussi les cultivateurs
et les maraîchers des environs de la
ville et du camp qui voyaient leurs
recettes détruites tous les ans pendant
les grandes manœuvres.

À Lyon nous n'allions à la messe au
auditoire comme au camp, mais tous les
samedis il fallait à la grande parade
sur la place Belcour, là où on dégradaient
les malheureux condamnés aux travaux
forcés et aux boulets. Un samedi
mon vieux Dignard un lieutenant très
jeune, un des plus beaux hommes que j'ai
jamais vus: il avait été condamné
à mort, mais il avait appelé et le
colonel Lachaux avait fini par lui
sauver la vie; il fut condamné à perpétuité
forcé à perpétuité. On l'avait
amené sur la place en compagnie

D'autres, comme amis, en grande tenue
de service, kope galonée, ses épaulettes
en or, ceinturon Doré, sabre à glane
Doré et des gants blancs aux mains.
Mais le mètre avait les yeux fixés
sur ce bel officier. Mais à ce moment
soudainement de tambour se fit entendre
aussitôt un gardeien de patron d'opéra
de l'officier. A ce moment de mains
fit tomber tout ce bel ornement militaire
A baïsa en deux son sabre, le harnais
au pied de malheur, qui était
maintenant avec un mauvais foulard
une capote de corvée sans bouton, et
une vieille cosquette corse. Mais cela
avait été opéré comme dans un moment
de corps au théâtre, on n'avait pas
eu le temps de voir d'égaler cinq
ou six autres qui se trouvaient à côté de lui
desquels il ne différait plus maintenant
sinon peut être pour un physiologiste
opéra de dégénération on leur fit
faire tous les tours de la place de
cosquette et la main pour faire les
gites d'usage, l'ancien lieutenant

61

montrait en tête les yeux borborygmes
par les larmes. C'est exclusivement Juppiter
Rossier il avait dit on tue son
capitaine en trêve et pour vengeance
lui avait soutenu qu'il l'avait tué
militairement en se battant en duel.
Mais son système de défense fut reconnu
faux attendu que le capitaine avait
été tué par derrière.

A Lyon il y avait alors une église
spéciale pour les sabbats, l'église de la
Charité qui était tout près de la place
Belcour. Là on disait aussi une messe
spéciale tous les dimanches à midi. Mais
on allait librement et sans sac. Cette
église avec d'autres nombreuses églises
apportait aux juives qui pullulaient
à Lyon sous toutes espèces de déguise-
ments, robes conquis robes courtes, en
paillette en jacinthes, en paillette bleue
et en paillette rouge. J'ai déjà dit
que notre colonel était un membre
de cette riche et puissante société dont
le centre principal se trouvait à Lyon.
On allait à cette messe militaire quand
on était libéré ce qui n'arrivait pas
souvent.

non pas sans doute avec dévotion
mais histoire de passer une heure à l'ombre
quand il faisait chaud et d'avoir de jolis
banes pour s'asseoir; car l'église était bien
ornée de banes et tous ces banes étaient
couverts de livres de messe. Dans les chœurs
il y avait un grand nombre de contiques
spécialement composés pour les sabbats
et tous ces contiques se chantaient sur
les airs populaires du bonhomme.
Manger était en vogue à cette époque.
Quand les sabbats ou ceux de chanter
le contique indiquée par le maître
de chœur, chantaient la chanson du
citébre. Chacun avait son air et
le même air; d'autres chantaient même
des chansons de marche les plus obscures
de repertoire militaire. Mais toutes ces
marches ensembles avec accompagnement
de musique. Ces bons gens se
mouvaient bien de tout ce qui se fait. Ces
gens n'ont jamais eu d'autre religion
que celle de leur cœur et de la domination
universelle et pour cela tous les moyens
sont bons pour eux. L'air à cette

époque il nous souvent voulu par
 de Neen trouper avec vous qui en
 avait le plus souvent possible
 confuser et commencer à fourvière
 église qui ~~ten~~ appartenait avec à ces
 bons pères. Ce n'est pas pour commun
 qu'il était, mais pour toucher le grand
 de Deen ou trois autres offerts et tels
 les communiants avec une maille et
 scapulaire qui devaient protéger le soldat
 contre les balles et boulets ennemis.

Enfin au bout de Deen moi de garnison
 notre troupe était venue de remonter au
 camp. Mais cette fois il s'agissait de
 prendre ce camp à Masseret de Chorrocerin
 qui s'élevaient pour prendre leur place.
 Ce grand essai, le vieux bon le dormit
 un homme de roi de Boreine que se
 trouvais alors à Lyon, pour faire
 bon avec comment les français savaient
 se battre avec eux avec bien que contre
 les ennemis de la France. C'est dans
 les premiers jours de juillet. Toute l'armée
 de Lyon était mis en mouvement
 à trois heures du matin et d'après

pour traverser chemins praticables ou non
praticables vers le camp. Mais l'armée
des camps était venue s'arrêter à la
rencontre de l'autre pour les barrières
les passages. Bientôt on entendit la fusillade
de tous côtés et le combat commença à
gagner. On nous vint dire que
Macein avait gagné la victoire
à blancher; mais on est sûr de nous
avoir les cartouches à blanc. Le vieux
pikichinet se rappelait toujours d'avoir
eu un peu de circonstance en tirant
ballé dans son chapeau au bord de la
tête et envoyé par un vettiguer.
il avait même offert le croix d'homme
à un vettiguer qui avait si bien tiré
s'il voulait se nommer. Mais personne
ne voulait de la croix qui est de bois
une croix de bois plantée sur son tombeau
après qu'il venait avec les Doyers
belle aye le moment dans l'esloir.
Plus tard j'ai connu un vieux soldat
de Louis Philippe qui a Guempen qui
m'a affirmé que c'était son commandant
de lui qui avait fait le coup.

Ce jour-là il n'avait pas été

Difficile de lui envoyer une balle ou
 une autre balle car on le pousse à repasser
 à chaque instant avec une multitude
 armée d'officiers à panaches, Des fauconiers
 et Des hongrois. Nous étions pas commu-
 niers, elle nous se joindrait. Nous étions chargés
 comme des mulets servant l'expédition comédien
 et il nous fallait courir toutot en avant tout
 en arrière, à travers les champs de blés, sous
 une chaleur torride, à nous de poudre
 car nous ne pensions de tenir les uns sur les
 autres quelques fois, dix fois que le boue
 nous atteignait. A moment d'orne notre
 bataillon se trouvait dans un arroyo ou
 un escadron de Dragons se préparait à charger
 et nous faire prisonniers. Mais notre commu-
 dore, un vieux de la vieille, avait vu le
 coup, courut et nous fait monter en
 rempart des deux cotés de l'arroyo, de sorte
 que quand l'escadron arriva le à la charge
 pendant nous eûmes ce fut lui qui fut
 ébranlé par nos feux qui tombaient sur
 lui du deux cotés. Si l'escadron se fut
 trouvé lui en remmenant ce commandant
 de Dragons aurait été envoyé à la quen-

première on ne peut pas s'en faire
passe par les fontaines. Heureusement que
lui que le peltichinet était en ce moment
entendu de donner des ordres pour le
dernier coup d'assaut. Nous lançons
l'escadron de cavalerie et nous allons prendre
notre camp de bataille. En ce moment
les cornes sonnent et nous allons effrayés
par les coups de feu. Alors les tambours
et les clairons commencent à donner le
charge et nous marchons sur le camp
de la bourgeoisie en avant, et ceux qui occupent
ce camp, après avoir essayé une dernière
fois de le défendre tournant les talons,
s'en vont en prenant la route de Lyon
pendant que nous entrons dans les barrières
et les extérieurs de la ville de Paris et de la ville.
Mais on nous avait promis de leur accorder
de vin et cela nous donnait de leur accorder
vente en attendant. Ceux qui de l'argent
pour eux allaient se faire chez les marchands
qui pullulaient devant le camp et qui
tenaient tous les cafés, restaurants, avec des filles
dévotement usées. Ces marchands

de toutes choses faisaient fortune
en ce temps là avec les soldats.

L'empereur venait d'intervenir avec porteur
de commercer avec les hommes, comme
c'était la mode avant, pour réserver à
lui seul le monopole du commerce
de la chair à canon. Désormais ceux
qui ne voulaient pas aller en service n'avaient
qu'à verser une somme d'argent, somme
variable suivant les circonstances, entre les
mains de l'administration de l'armée.
Avec cette somme ou une partie de cette
somme l'administration de guerre achetait
un vieux soldat si le besoin s'en faisait
sentir sinon la somme entière restait à
la caisse. A l'époque où le nouveau
système commençait à fonctionner, c'est-à-
dire en juin 1855, on offrait aux vieux
soldats qui finissaient leur temps et même
à ceux qui avaient encore plusieurs années
à faire, une somme de deux mille
Cinquante francs s'ils voulaient
s'engager à faire un autre congé de
sept ans. Le rengagé recevait mille
francs.

le jour de l'engagement. le ~~certificat~~ ^{certificat}
à la caisse jusqu'à l'expiration de l'engagement
contracté mais on servait les entées sous
forme de haute paye. Le système fut
bien accueilli au début. tout le monde
voulait s'engager, non par amour de
métier mais pour toucher mille francs
eux même qui ne voulaient pas s'engager
poussaient les autres à le faire pour profiter
des mille francs. De sorte que l'on voyait
beaucoup d'elles contracter un nouveau
contrat qui n'avaient pas encore fait la
moitié du premier. Et les uns entraînaient
les autres, c'était devenue presque une folie
les jeunes de vingt francs voulaient s'engager
au camp de Sottomay on les servait pour
aussi. Sur les débilités les dernières
à poignée. Mais les mille francs de
chacun ne duraient pas long temps car
il trouvait de nombreux amis alors
mais lorsque tout était chaque suivant
l'expiration employée, il ne restait au
malheureux que le souvenir assez vague
peut être, de quelques jours de l'ambulance

69

Plus de camarades, plus d'amis. Uniquement
il songeait que pour tout ça il s'était
engagé à faire sept ans de service. Plus,
alors le désespoir le prenait, il ouvrait
son fusil à la première occasion plaçant
la bouche sous le menton et avec son doigt
de pied faisait sauter ce qu'on appelait
alors le Chisson. Il y en avait qui préféraient
se noyer, d'autres se pendre. Enfin on
n'entendait plus parler que des suicides,
des cuissons sautés, des pendus et des noyés.
Un matin d'ancien trop de notre compagnie
étaient avertis dans la baraque soit disant
comme malades. Quand nous arrivâmes
de la manœuvre ils étaient étendus tous
trois ~~sur~~ couchés par terre sur le lit de
camp avec leurs têtes lacassées et leurs
cervelles qui coulaient bien les poillottes.
Chacun d'eux tenait encore son fusil des
deux mains, droit sur la poitrine le canon
bien engagé sous le menton et le doigt
de pied sur la détente. Ce n'est qu'après
avoir donné le mot pour porter ensemble
C'était un charivari épouvantable dans
tous les rangs, les officiers en perdant la
tête, les prisonniers et les soldats de police se voyant
d'hommes fous. C'était la désorganisation
de l'armée. Après on dut suspendre
les engagements pendant quelque temps.

puis ensuite on ne s'engageait plus qu'
des bons savitens, c'est-à-dire on était
à peu près sûr qu'ils ne faussaient pas sottes
en manquant les mille bolles.

Ce fut en ce temps-là, pendant que nous
étions à faire nos deux mois de camp
qu'on vint demander des volontaires
pour la Crémée. Chaque compagnie
devait fournir vingt volontaires, si on
en trouvait, sinon on tirait au sort
pour savoir qui porteraient. Eh bien,
chose curieuse, moi qui avais entendu
tous les sots se créer et tempêter contre
les misères de Lyon et de ce camp de
Sathonay et qui disaient qu'ils auraient
préféré être à Sibastopol, maintenant
qu'on demandait des volontaires pour
aller là bas, personne ne disait plus
rien. Notre sergent major était là
au milieu de la baraque son calepin
et son crayon en main pour prendre les
noms, ayant sans doute qu'il en
aurait trouvé plus que le compte.
Je fis le premier à me présenter.

moi le dernier, le plus petit et le plus jeune
de la compagnie. Après moi il en vint
encore quelques autres, enfin il finit
par trouver et recopier la moitié du compte.
Après ce il fit des billets pour tous les
autres. Tous firent cette fois pour ceux qui
avaient des rémanes portants, ce qui fut
complété la liste.

Cela passait, car l'ordre était arrivé au
camp le soir et nous devions partir le
lendemain. Il nous fallait donc le verser
au magasin nos techniques et nos schocals
qui étaient choses inutiles sur les champs
de bataille. Le lendemain nous étions
partis de bonne heure. On nous apprit
alors que nous allions au 26^{me} et ligne
régiment qui venait d'être en l'état
parque totalement anéanti dans un
engagement près de la Bour Molakoff.
Ainsi on nous faisait aller vite. Nous
devions prendre le train à Lyon.
Cependant avant de quitter le régiment
le Colonel voulait nous faire un adieu
dans un discours très pathétique, il était

le viein bonhomme en nous disant qu'il
regretait de ne pas avoir été appelé
à l'honneur de nous conduire lui-même
à la victoire. Il nous appelait ses enfants.
Je dis mes enfants, disait-il en terminant
qu'il y a beaucoup parmi vous qui ont
de nombreuses punitions mais je suis
certain que vous allez les laver à la barbe
sur ces champs de l'honneur et de la gloire.
En cela le bonhomme ne se trompait
pas. Car beaucoup de nous lavèrent leurs
os blanchis à la barbe sur la terre de la Gen-
sonne, sur la mer noire ou sur les bords
de la vieille Stamboul, aussi punitions
et punis furent lavés en mille.

Nous nous embarquâmes à Lyon.
Ce fut la première fois que je mis
les pieds dans un train. On nous
y avait entassés comme des marchandises.
Mêle-mêle avec nos sacs et nos bagages
de guerre et de combat, et nous étions empêchés
de faire un mouvement, de sorte que
nous arrivâmes le lendemain à Marseille
plus harassés que si nous avions fait
une longue étape sur le dos.
Quand le train arrêta nous descendîmes
avec nos bagages et on nous fit traverser

la ville au milieu d'une foule de gens 73
de toutes nations et de toutes couleurs qui
procurant de cris de toutes sortes: vive l'armée
vive la France, vive l'empereur, vive les
braves soldats qui sont les vainqueurs de
de Sibérienne. etc. Nos camarades
aussi sur le quai ou de ces navires
nous attendaient déjà et tout ces
navires anglais, l'un à vapeur et
l'autre à voile. Nous sautâmes de
37^{me} fumes embarquer sur le dernier
mais il fut attaché au vapeur par
deux longs câbles qui devaient nous
trainer à la suite. Le soleil était prêt
à se coucher quand nous quittâmes
le port salués par des mille d'acclamations
passées par les gens entassés sur le quai
regardant leurs chapeaux et leurs mouchoirs.
Du bord nous répondions par les
mêmes cris et agitant nos casquettes.
Bientôt les cris ne parvenant plus j'en
eusse vu encore le même gaillard
des habitants que j'avais aperçu
et j'en fus d'ivrogné dans le vapeur
l'un avec la ville de Mossoul elle-même.
Le soleil venait de se plonger
dans la mer et nous ne voyions plus

que l'eau et le ciel; au soir. De quel
de nombreuses étoiles brillantes parsemées
le tout balancement de notre
me faisait presque croire que c'était le
ciel et les étoiles qui se balançaient.
On nous avait laissé nos tentes
et nos couvertures avec lesquelles
chacun était libre d'aller s'installer
ou il voulait pour se coucher.
Nous étions vraiment bien traités par ces
bons anglais. Ils nous laissent libre de
nous installer ou nous voyager; et nous
leurs monnaies. Ils avaient toujours peur
de nous faire du mal. On nous servait
quatre repas par jour; café le matin
avec du rhum; puis trois autres repas de
viande et du biscuit blanc, meilleur que
du pain, et du vrai thé anglais.

J'ai souvent entendu dire du mal de ces
anglais; cependant je n'ai jamais trouvé
mille part de mauvais gens. J'ai voyagé
trois fois sur leur mer, je les ai
fréquentés pendant longtemps à Sebastopol.
Cependant j'étais avec comme des enfants
à Capri.

j'étais assise tout le premier soir de
 voyage en mer à regarder la mer bleue et les
 étoiles pincées sur le bord du navire avec
 une tente et ma couverture entre les bras.
 Lorsque je voulais me coucher, je retrouvais
 plus de place, le pont était littéralement couvert
 de corps enroulés dans leurs couvertures et étendus
 intérieurement sur comme des ballots mal ordonnés.
 Alors je regardais au dehors et je vis un
 petit trou entre le bord du navire et les
 charbonniers. J'entrelaçai mon lit dans ce
 petit trou de tous côtés que moi-même n'aurais
 pu pénétrer. Pour moi ce fut une belle
 trouvaille. Le lit suspendu au-dessus de l'eau
 personne ne venait me le voir parer et je
 pus y laisser ma tente et ma couverture
 pendant toute la traversée, tandis que les
 autres se rappelaient les leurs et se les portaient
 sur leur tour les jours pendant qu'on
 levait le pont. Le lendemain matin
 nous voyions encore des terres, toutes à gauche
 tout et à droite, quel que nous passions sur
 des îles et des îlots mêmes pour nous
 faire ignorer que nous étions tous.
 D'abord le plus près de nous était un
 occupé à jouer au loto, je faisais un

voque alors dans tous les régiments. Il y
avait certain bouillottes qui portaient toujours
du feu dans des sacs pour ramener le
soul des blessures à l'occasion. Car dans
ce feu c'est tout ce qu'on les tenait qui commencent
tous les jours à la fin. Les anglais cependant
nous nous nous enquerraient de la tenue que nous
voyions. C'est, par exemple, Naples de
nous être qui fument alors comme
une immense cheminée de forge me
sais pas beaucoup. C'est là que le colon
encore, d'où venait elle cette grande
colonne de fumée, de l'infanterie ou de
l'artillerie. Si je me souviens alors de
mythologie grecque, j'ai vu par
dire que c'était Vulcain ou ses
 Cyclopes qui forgeaient le fond de
ce des armes pour les guerres. J'entends
bien aussi comme l'île de Crète, mais
je ne sors pas que c'est là que fut
élevé Jupiter par la Nymphe Amalthea
et qui fut envoyé là par son sort
de sa mère pour le nourrir
à la voracité de Saturne, ou d'après son
père qui devint tout en enfant malade.
Enfin tous les noms si célèbres dans la
mythologie et aussi dans l'histoire
qui ont enrichi le monde, peut-être ne
m'en souviens-je pas à moi-même.

une nuit je fus réveillée en sursaut ⁷⁷ dans
mon trou et il se fit un bruit intense au
côté de la cheminée. Je me levai et j'allai voir
dans la cheminée ce qui se passait. Je vis
un feu d'artifice de notre
navire. Je me dressai debout en m'efforçant
d'accrocher une échelle et je vis devant moi
un feu d'artifice de notre navire. Je vis
dans le brouillard de quel le brouillard de notre
navire était engagé. Dans le monde était
debout sur le pont et les anglais criant
des gallois d'un navire à l'autre
Qu'est-ce qui était donc arrivé? Je n'en savais
rien. J'entendis un bruit de canons et de
cannonades que tous deux arrivèrent et nous
allions couler. Je restai quelques heures
à mes côtés. La jeune femme sur le
vapeur dont le chaudière sifflait comme
le tonnerre. Cependant au bout de quelques
temps je vis les anglais, nous commençant
à tourner, puis ils se dirigèrent vers notre
et bientôt les câbles furent tendus et ils
se remirent docilement en marche. Alors on
appartint qu'un matelot de notre navire, un
négron, était tombé à la mer, et l'homme
de garde qui l'avait vu précipiter avait
crié selon l'usage: un homme à la mer.
Le cri avait été entendu de vapeurs qui
étaient immuables; mais le notre

qui marchait toujours avec ses voiles
déployées tomba bientôt sur lui, et ce
ne fut que grâce à l'homme du gouver-
nail qui sur tourna vivement son gouver-
nail de côté que cette catastrophe éprouva
tellement vite. Sans lui notre compa-
gnon de traversée lui, et nos provisions
comme avait dit notre colonel de ce
37^e en aurant été bien lové, dans l'air
bleu de la méditerranée. Pourtant
aucun négatif personne ne s'en était plus
occupé: il devait être en ce moment
dans le ventre de quel que requin dont
il y en avait un grand nombre dans ces
parages, si toutefois le requin avait la
chair noire.

Le lendemain matin nous arrivâmes
à l'île de Malte. Là on s'arrêta
les anglais étaient chez eux. Aussitôt
que les navires furent arrêtés nous fûmes
entourés d'une foule de petits bateaux
tous remplis de gens les plus curieux
les marchands et les marchands nous
appelaient en toutes langues, excepté
en breton je n'entendis aucun.

Mais de grands bateaux amènent bientôt
 et obligent les petits à s'éloigner. Ces
 là étaient chargés de provisions pour nous
 et l'équipage. On n'en embarqua toute
 la journée; le vapeur changea aussi de
 charbon. Pendant que les anglais travaillaient
 les soldats se baignaient, pile pile avec
 avec les jeunes nativés qui jouaient sur
 l'eau et y jetaient leurs cigarettes comme
 s'ils eussent été sur le quai. Après
 on jetait des pierres dans l'eau ils
 plongeaient dessus et reprenaient avec brio
 l'écume de la main. C'étaient de vrais
 amphibiens. On se baignait en costume
 de jeu d'enfant, et ni les hommes ni
 les femmes ne faisaient pas plus d'attention
 à leur costume primitif qu'à leur plus beau
 costume moderne. Vers le soir tous
 leurs pots et levés les ancres pour quitter
 les soldats avaient réparé les junks de loto
 installés par groupes sur le pont. On
 entendait les appellations militaires
 de toutes ces boules d'armes chacune avait
 un nom particulier et très significatif
 qui faisait que les anglais en avaient

Mais tout coup, au moment que notre
navire parvint sa marche s'arrêta par
le vapeur, un mouvement irrégulier
se produisit. Nous fumes tous projetés
violamment contre le tribord piteusement avec
les coudes, les bords et les bords. Je crus
que nous allions tourner sur nous
des ours. Une situation semblable
à ce coup de canon avait précédé ce
mouvement, puis une deuxième situation
se produisit à tribord nous fumes
jetés à tribord avec la même violence.
Puis revint encore sur tribord, ensuite
sur babord hors de toute foi incorrecte
et finit enfin par perdre son équilibre.
Nous vîmes alors le vapeur loin d'avoir
nous parquer porte de vue.
Quelque qui était encore arrivé, tant
allait sur le devant de nous pour
le savoir. Alors nous vîmes le Decegar,
certaines cases, et citant ceux qui avaient
produits ces situations et qui en se
connaissant l'un après l'autre avait donné
à chacun d'eux une notice. Tant que
provenait de ce que notre avarie nous tombe

au fond de la mer entraînant avec ^{elle} le
 matelot qui était entré de l'attacher.
 Quand le combat fut arrêté dans le navire
 et dans les esprits on se remit à remonter
 Penae, et quand le vapeur, qui avait
 fait un grand piton, avait nous, par
 celle-ci resté à sa place; mais le matelot
 tombé au fond avec elle, on ne vit
 plus. Enfin on se remit en route. Le
 nuit était venue et j'allai dans mon
 trou. Mais tout le nuit je ne fis que
 rêver naufrage et catastrophe.

Le lendemain matin je voyais encore
 des tours de tous côtés; des villes et des villages
 blancs comme la neige, tous bûtes en gaudes
 aux pieds des montagnes. Mais tout ce
 me paraissait si folle que je les prenais pour
 des villages de Cociniquis ou des Nains.

Les anglais nous montrèrent, Athènes et
 Smyrne villes si célèbres et qui pourtant ne
 me disaient rien de moi pour ce bel baston.
 Nous vîmes aussi Galipoli, là où l'armée
 française avait débarqué pour commencer
 la guerre contre les russes qui avaient la
 Turquie. Toute mon admiration

à moi c'est pour ces petites maisons et les
petits forts plus blancs que la neige que je
voyais sur les deux rivages. Je suis
comme alors les voyages extraordinaires
de Gulliver j'aurais pu me trouver
avec j'aurais vu de belles petites tentes que
tout ce me paraissait petit en ce
point mobile où je me trouvais.

Mais arrivant enfin à la vue de
Constantinople; une vue parfaitement
jeune elle me paraissait comme une
forêt de mélèze de sapin de sycomore
et autres arbres verts, j'aurais vu de
milieu de laquelle sortaient des colonnes
plus blanches que la neige et je voyais
profondément deux villes ou plutôt
deux forêts vertes, une sur terre la tête
haute et l'autre dans la mer la tête en
bas. En entrant dans le port un bateau
monté par quatre ou cinq hommes
filait le long de notre navire; mais
aussitôt qu'il nous l'eût dépassé
c'est le vieil tournoyer sur lui même
et se parait de sa robe tourbillon

produit par la marche de nos deux
 Mères. Nous avions déjà perdu deux
 hommes en route, et voilà que nous
 laissons encore la pète de quatre ou
 cinq autres. De moins j. le supposais
 car j'ai bien regardé tout que je per
 l'endroit ou le bateau avait disparu
 je ne vis rien apparemment sur l'eau. Je
 ne sais pas si nos conducteurs s'étaient
 aperçus de cela. En tout, ils continuèrent
 à filer comme s'ils n'avaient rien vu.
 Nous pensions qu'on serait arrivé quelque
 moment à Constantinople. Mais non
 nous filions toujours même train. Et puis
 nous passions le long des quais sur lesquels
 on voyait de foules, begarées et grouillantes
 des uns, des autres, des barbares, parvenant
 assez distinctement jusqu'à nous. Nous
 voyions s'agiter des Chrétiens, des musulmans
 des turcs, des barbares, rouges et des
 seldahs qui faisaient l'exercice devant
 leurs fusils en l'air. Nous autres
 reportions en agitant nos corquettes
 et avions vu la femme, voir la bergère
 beaucoup disant: à nous Sébastopol.

Mais nous n'avions guère le temps
de parlementer car nos plans vite,
ils avaient hâte sans doute de traverser
le Bosphore avant la nuit.

Le soleil se couchait quand nous sortions
de la détroit par plus large que cin fleuve.
Nous voilà dans la mer Noire qui
me paraissait noire en effet en comparant
des eaux bleues de la Méditerranée. Des
Dardanelles et de la Marmara avant
d'y pénétrer les anglais avaient allongé
et doublé les câbles qui nous attachaient
au vapeur. Je comparais bientôt pour
quoï j'avais allongé et doublé ces
câbles. La mer Noire était mauvaise
elle formait d'énormes montagnes
roulantes à par suite des courants profonds
et ces montagnes roulantes donnaient de
vies secousses à nos navires, et si les
côtés n'eussent pas été solides ils se
sauraient brisés comme ils l'étaient déjà à
Malte. et nos deux navires par
cette brusque séparation et au milieu
de ces montagnes liquides, certains
certainement tombés à terre. Deux

on avait mis aussi une plus grande
 distance entre eux. De peur qu'un coup
 de vent eût précipité le nôtre sur le
 vapeur. Quelque spectacle pour
 effrayable à beaucoup de mes camarades qui
 n'avaient jamais vu la mer infernale pour
 moi il m'était simplement qu'il fallait
 je m'étais remis dans mon trou pour
 y passer la dernière nuit, et le matin le
 matin j'étais dans l'échelle je suivais le
 mouvement des deux noires. Des qu'on
 tombait je voyais le vapeur de parader de
 une montagne, tantôt le nôtre se trouvait
 sur le sommet d'une de ces montagnes
 puis on se précipitait sur l'autre qui se
 trouvait dans un gouffre. Mais lorsque
 je regardais le ciel et les étoiles il me
 semblait que c'étaient ces étoiles qui se balançaient
 je voyais les constellations allant d'un
 horizon à l'autre. Puis je finis par
 m'endormir dans la position où je me
 trouvais. Mais je ne dormis pas
 longtemps, car bientôt je fus réveillé
 par des cris de douleur prodigieux à côté de
 moi. Presque qu'il y avait encore

Le nidant par des cris de faouens ni de
déchues. Je me jette les yeux et je vis
d'un côté les cônes d'acier de l'autre
les têtes tournées vers l'avant de navire.
Quand j'eus tourné le yeux de ce côté
je vis au-dessus de nous et sur la gauche
des lignes de feu traverser l'air comme
des mitrailleuses, sifflant et se courbant
en grandes paraboles. Je demandais au
marchand si c'était la Sibestopol: Avez
appris-ils, ils Sibestopol.
Nous voilà donc en vue de cette fameuse
ville dont on parlait depuis si longtemps
et qui selon les uns étaient faibles depuis
longtemps tandis d'autres affirmèrent qu'elle
ne serait jamais, qu'elle était imprenable.
A mesure que on approchait on distinguait
mieux ces grandes paraboles d'acier qui se
mouvaient entre les lignes d'acier par
les bombes allant sur la ville et d'autres
qui en sortaient et s'entrechoquaient avec
les autres; puis on voyait la fumée s'élever
sortant des mortiers montés qui lançaient
ces énormes bombes. Le spectacle se

J'avais souvent vu en rêve dans mon
 enfance lorsque j'avais entendu les vieux de
 la ville, raconter les guerres du vieux
 pays et en ce moment même j'avais
 pu prendre cela pour un rêve puisque je
 n'entendais aucun bruit. Quand le jour
 vint nous ne vîmes plus les tigeoliers
 rouges scindés par la bombe, mais nous
 vîmes d'immenses blocs de fumées rouges
 monter dans le ciel. Enfin vers trois heures
 de l'après midi nous aperçûmes les terres.
 On nous servit alors le souper quoique
 l'heure n'était pas encore venue, mais il
 fallait que je fusse prêt à débarquer.
 On nous dit d'abord au port, pas au port de
 Sébastopol, mais au port de Karmich,
 village, ou même une ville entourée en
 bois par des mercantils de toutes les nations
 avaient construit là pour abriter les sous
 des pauvres troupiers en leur vendant
 cher ce qui ne valait presque rien. On
 nous avait donné nos sacs et nos fusils
 qui avaient été renvoyés au fond de cale
 pendant la traversée. Quand nos navires
 s'arrêtèrent nous étions déjà sacs au dos

De grands bateaux plats itaïens les qui
attendaient pour nous conduire à terre
car les navires ne pouvaient s'approcher
qu'à une certaine distance du quai.
Dès avant d'arriver au quai nous aperçûmes
des officiers, sous-officiers et caporaux de
notre nouveau Régiment qui nous attendaient
pour nous conduire au camp.
Nous avançâmes des effehs rapis, dickins, et
sur la tête des écorches et toques. Nous étions
de beaux soldats aux yeux d'écorce avec nos
effehs tout neufs, nos fourrurements et nos
fruits encore tous lucides d'un coqueux et
de cire. Et même que nous débouquâmes
nous devâmes nous placer par bataillon
et la compagnie comme nous étions au
3^e régiment et des sergents fidèles d'appel. Personne
ne s'amusait. Dès qu'il fut fait on
se mit en route. Quand nous eûmes
atteint la hauteur nous aperçûmes au loin
à travers une touffue forêt de vau du lignon
de tentes et sur notre droite au sommet
d'un plateau un immense télégraphe dont
les ailes comme celles d'un moineau

indiquaient vers le sud-est.

ne cessant de tourner à retourner entou-
 rous formant d'immenses lettres majuscules.
 Nous traversions des rambales, des tranchées,
 des redoutes qui avaient servi au commu-
 nisme du siège. Partout la terre était jonchée
 de bambes, de boulets, de biscaïens, de
 morceaux de gibiers et de ceinturons, des
 linceuls de draps et de toiles de toutes couleurs.
 Là bas derrière les tentes on voyait la fumée
 épaisse des mortiers et des gabelles pleines de
 canon. Nous sentions la terre trembler sous
 nos pieds. La canonade continuait toujours.
 Il était nuit quand nous arrivâmes
 au camp. Néanmoins tous les drapeaux qui
 restaient encore de 26^e étaient là qui nous
 attendaient sur le front de bataille.
 Nous fumes bien vite reportés dans les
 batteries et la compagnie. Je tombai encore
 comme au 39^e dans le troisième bataillon et
 dans une compagnie, naturellement à la
 dernière escouade. Nous arrivâmes six
 dans cette escouade dans laquelle il ne restait
 plus que quatre avec le caporal et sur les
 quatre il n'en avait eu de blessés et
 ceux là étaient là depuis deux mois seulement.

arrivés comme nous pour former ou
refaire le régiment qui ^{avait} encore été onéanti
à la fin de juin comme il avait été en
mali avant notre arrivée. Ceux là nous
racontèrent les hauts faits qu'ils avaient ou
compli depuis leur arrivée et comment ils
avaient échappés au mort. Puis il nous
disaient qu'il était probable qu'on allait
encore essayer de prendre la tour Polakoff
qui était la clef de Sebastopol le lendemain
même qui était le 8 septembre, fête de la
Nativité de madame Joseph. La messe
était tenue de suite cependant un petit bruit
courait depuis quelques jours que le Maréchal
Jellissien avait fixé ce jour là pour tenter
un dernier coup. Nous arrivâmes donc à
passer pour l'heure de la fête. Mais pendant
que nous étions attentivement nos nouveaux
camarades la terre continuait à trembler
à des bruits affroyables de canons entendus
de côté de Sebastopol. Nos camarades
nous racontèrent que cela durait aussi depuis trois
jours nuit et jour. Nos canonniers chargeaient
des projectiles pour les brèches dans la fortification

pour donner passage aux fontaines le
jour de Pâques.

Le lendemain matin nous fumes levés de
bonne heure. Là bas on était pas
longtemps à se lever puisqu'il fallait tout
se coucher tout habillé avec le ^{jour}ournement
aux reins. Maintenant le canon avait
cessé et un grand silence planait sur
les camps et sur la ville. Un corail
porté par des grenadiers par ~~seulement~~
devant nous suivi par tout une armée
l'arme sous le bras. C'était un général
tue la veille à qui sa brigade rendait
les derniers honneurs. Quelque nous
fumes allés sur le front de bandière
des officiers étaient là; un capitaine
avec une capote noire et rapée et des bottes
noires, un sous lieutenant avec une
capote de soloch sur les manches de
laquelle il avait écrits tant bien que
mal les galons de son grade. Maintenant
il n'y en avait pas. Le capitaine nous
inspecta tout un à un, quand il vint
à moi, qui me regardai comme toujours.

le dernier, il haussa les épaules et dit
au sous lieutenant: somnifère le bar
en France d'envoyer des garmis comme
ici. ils se figurent qu'avec ça nous allons
prendre Sebastopol. j'avais bien entendu
et compris que ce qu'il me s'adressa pas
directement à moi, et je me disais à
moi même: gash, on continuera toujours
et partout de me traiter de garmis
malgré les preuves que j'avais déjà données
que j'étais aussi solide que les plus vieux
soldats.

Enfin après cette inspection on nous
laissa aller prendre le café, le café à coup
de crosse, comme on l'appelait le bar, parce
qu'on était obligé d'exécuter le garmis avec
la crosse du fusil dans la grande gamelle
de l'escouade, puis on fit une distribution
de biscuits et de rhum, et ensuite après
une autre distribution, la distribution
ou comme on disait le bar la distribution
de pauciaux. puis on nous dit de
prendre nos biscuits dans nos boîtes avec
nos carottes et nous allons repandre

de carottes

enfin . . .

les armes. Le silence était toujours
 complet dans la ville comme dans les camps
 des alliés quoiqu'il devait avoir par là
 alors entre Russes, Français, Turcs, Anglais et
 Prussiens près d'un demi million d'hommes
 leurs puits et s'entre égorger. Pendant
 que nous étions là l'armée au pied on
 avait battu aux drapeaux majors. Nous
 allions bientôt savoir de quel il tournait.
 Un quart d'après le autre drapeau major
 arrivait et on nous fit former en cercle
 pour nous lire l'ordre du général en chef.
 Jellissier, le futur Duc de Malakoff. Cet
 ordre n'était pas long. Il parlait des
 souffrances héroïques que l'armée supportait
 depuis de longs mois, mais l'heure était
 venue où y mettait fin et une fin glorieuse.
 Cette citadelle réputée imprenable allait
 enfin tomber en notre pouvoir. La France
 l'empereur et enfin le monde entier avaient
 les yeux fixés sur nous. Le Maréchal
 mettait sa confiance en nous, par toute
 cependant, il y avait aussi la providence
 représentée par la fille de Joachim dont
 c'était la fête ce jour là. Et cela me

Je n'ais pu penser à mon pays, à Koudovot
où on célébrait le pardon ou les jeunes
gens, mes anciens camarades allaient boire
de la bière, ou à danser. tandis que moi
j'étais à plus de mille lieues de toi en train
de me préparer à aller avec ma troupe
et qui avait la fin de jour, avant une
heure j'étais chez mon camarade et tout
dans la poussière avec tant d'autres.

Quand le sergent major eut fini sa
lecture, officiers et soldats levèrent leurs
cosquettes en l'air ou brandissant leur
fusils en poussant des hurlements ou vivats
qui allaient retentir assourdissant jusqu'à
Sibostopol, car ces cris étaient poussés
sur toute la ligne. un moment nous
vîmes passer le maréchal devant le front
des régiments et les mêmes cris retentirent
sur son passage. De côté de la ville
toujours le même silence, mais ce silence
avait quelque chose de lugubre.

Nous recevons enfin l'ordre de marcher
vers les tranchées par bataillons par les
dosses. Nous traversâmes d'abord un
ravine où nous marchâmes que sur des

bombes et des boates, puis arrivâmes sur un
 plateau d'où nous voyions la rade, les
 forts, les bastions, la ville d'encreine et enfin
 cette fameuse tour Malakoff, qui n'était
 qu'un immense hérisse de fûts de canons
 qui vomissaient le mort tout alentour.
 Les quelques vieux soldats de notre compagnie
 qui étaient là depuis quelque temps disaient
 qu'ils n'avaient jamais vu tout cela ainsi
 ostentement qu'en ce moment, par la raison
 qu'ils la avaient toujours vue couverte de fumée.
 Tandis que ce jour-là il n'y avait pas le
 moindre petite fumée. Et le soleil rouge
 n'était pas celui d'Australie, s'élevait
 brillant au horizon. D'ici nous voyions
 les régiments se déployer comme nous vers
 les tranchées qui toutes convergent vers
 la ville. Derrière le télégraphe sont
 les gros bras ne cessant de former des
 zigzags, il y avait une autre armée, mais
 une armée de spectateurs, des dames et
 messieurs qui avaient été invités sans doute
 à assister à ce beau spectacle. La plupart
 aussi sans doute les journalistes qui comme
 les moments suivent toute la journée.

Nous nous étions arrêtés sur ce
plateau, l'arme au pied en attendant
notre tour d'entrer dans les tranchées,
ces longs fossés creusés par nos frères
dont la plus part duraient depuis
long temps sous ces terres qu'ils avaient
soignées. Dans ces fosses on pouvait
se se baignant se garantir des gros pro-
jectils venant des forts des batteries de la
tour Molakoff. Nous étions ainsi depuis
quelques temps regardant les fils de fer
pendre d'un bout dans les longs boyaux
lors que tout à coup une forte détonation
rompit le lugubre silence, en même temps
je vis un boulet frapper contre le parapet
d'une tranchée d'avis devant nous, puis
vint encore ricocher sur une autre parapet
et passa en soufflant par dessus notre
compagnie qui par prudence nous
saluait tous en inclinant la tête.
Pourtant quelques soldats ne manquèrent
pas de marquer ce boulet et ceux qui
l'avaient envoyé, puis on disait: voilà
le bal qui va commencer.

je n'ai pas la prétention de faire
 une thiriodique de cette grande journée
 ne faisant ni d'histoire ni d'œuvre
 littéraire. Je n'étais que pour tracer
 facilement l'histoire de ma vie dont
 tous les faits, grâce à mon magasin
 mnémonique, sont tous présents à
 ma mémoire comme s'ils venaient
 à se passer hier. Que de tourments
 d'encre n'ont pas été versés et que
 de milliers d'écrits de papier n'ont
 pas été noircies au sujet de Sebastopol.
 Que de disputes et de coups même
 je n'ai pas vu à son sujet entre school-
 boys les récits soit par écrit soit verbal
 qu'on fit à l'époque sur Sebastopol
 et la Crimée et puis de contradictions
 si merveilleuses et si effrayantes que bien
 des gens avaient demandé si ce n'était
 pas là des contes mythologiques copiés
 sur l'Iliade et l'Odyssée dont les divi-
 nités se passeraient aussi dans ces
 régions. Il en est ainsi de tout
 partout. On peut lire cent récits

sur la bataille de Waterloo et on aura
 cent cent divers & contradictoires. Les
 écrivains d'abord mettent tous leur génie
 à faire de beaux discours & de belles phrases
 plutôt qu'à chercher la vérité. La vérité
 est, dit-on, fille de la Vertu, mais ces
 deux malheureuses ont bien de la peine
 à figurer dans notre misérable ^{monde} ~~monde~~
 On ne veut pas d'elles nulle part.
 J'avais des ouvrages dans lesquels
 on aurait trouvé de belles & de bonnes
 vérités, je me suis adressé à plusieurs
 éditeurs pour les faire imprimer
 tous m'ont répondu que mes ouvrages
 étaient fort bien faits, mais ce n'était
 pas là le genre de lecture qui convenait
 à leur lecture, faites nous des romans
 me disent-ils, et nous nous enpassons
 de les publier. Ecce reviens à dire
 racontez nous des sottises de belles blagues
 de jolis mensonges & des sornettes
 et vous serez imprimés, et vous serez
 récompensés & décorés par l'académie
 comme votre compatriote le Gras l'a été
 pour avoir fait réimprimer les grossières
 sottises butonnées qui traînaient dans les bouquins
 depuis des centaines d'années.

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2 —	2 —	4
2 —	3 —	6
2 —	4 —	8
2 —	5 —	10
2 —	6 —	12
2 —	7 —	14
2 —	8 —	16
2 —	9 —	18
2 —	10 —	20

5 fois	1 font	5
5 —	2 —	10
5 —	3 —	15
5 —	4 —	20
5 —	5 —	25
5 —	6 —	30
5 —	7 —	35
5 —	8 —	40
5 —	9 —	45
5 —	10 —	50

8 fois	1 font	
8 —	2 —	
8 —	3 —	
8 —	4 —	
8 —	5 —	
8 —	6 —	
8 —	7 —	
8 —	8 —	
8 —	9 —	
8 —	10 —	

3 fois	1 font	3
3 —	2 —	6
3 —	3 —	9
3 —	4 —	12
3 —	5 —	15
3 —	6 —	18
3 —	7 —	21
3 —	8 —	24
3 —	9 —	27
3 —	10 —	30

6 fois	1 font	6
6 —	2 —	12
6 —	3 —	18
6 —	4 —	24
6 —	5 —	30
6 —	6 —	36
6 —	7 —	42
6 —	8 —	48
6 —	9 —	54
6 —	10 —	60

9 fois	1 font	
9 —	2 —	
9 —	3 —	
9 —	4 —	
9 —	5 —	
9 —	6 —	
9 —	7 —	
9 —	8 —	
9 —	9 —	
9 —	10 —	

4 fois	1 font	4
4 —	2 —	8
4 —	3 —	12
4 —	4 —	16
4 —	5 —	20
4 —	6 —	24
4 —	7 —	28
4 —	8 —	32
4 —	9 —	36
4 —	10 —	40

7 fois	1 font	7
7 —	2 —	14
7 —	3 —	21
7 —	4 —	28
7 —	5 —	35
7 —	6 —	42
7 —	7 —	49
7 —	8 —	56
7 —	9 —	63
7 —	10 —	70

SIGNES ABBREVIÉS DE L'ARITHMÉTIQUE

— moins;
+ plus;
= égale;
× multiplié par;
: divisé par ou est;
:: comme;
∞ nombre inconnu